

VERS UNE SOCIOLOGIE DIALECTIQUE DU NON-TRAVAIL

par

ROBERT PLAMONDON

Thèse présentée à
l'Ecole des Etudes supérieures de
l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès arts en Sociologie



OTTAWA
1977

UMI Number: EC55281

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform EC55281
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

Un remerciement tout à fait spécial s'adresse à mon
Directeur de thèse, monsieur Roberto Miguelez, pour la patience
dont il a fait preuve dans la direction de cette thèse et pour
les nombreux conseils qu'il m'a donnés tout au long du travail,
ainsi qu'à Diane Saillant Plamondon pour son travail méticuleux
et constant dans la rédaction et la présentation de cette thèse.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	5
PREMIERE PARTIE: FORMATION ET SIGNIFICATION DU CONCEPT DE LOISIR DANS LA SOCIOLOGIE AMERICAINE	9
PRESENTATION	10
CHAPITRE I, PROPOS GENERAUX: DIFFUSION ET EVOLUTION DU CONCEPT DE LOISIR	13
1. - Rapport entre sociologie américaine et sociologie du loisir	13
2. - Le loisir à la fin du XIXe siècle	21
3. - Tentatives d'interprétation des données historiques	31
CHAPITRE II, FORMATION ET DEVELOPPEMENT DE LA SOCIOLOGIE DU LOISIR AUX ETATS-UNIS	35
1. - Divers rôles du loisir par rapport au travail ..	35
2. - Le loisir compensatoire du travail (temps libéré de la production)	37
3. - Le loisir récompense du travail (temps disponible pour la consommation)	49
4. - Le loisir, remplacement du travail (société future)	60
5. - Conclusion	69
CHAPITRE III, LA SOCIOLOGIE DU LOISIR, MYTHE OU REALITE?	73
1. - L'embarras des définitions	75
2. - La sociologie du loisir existe-t-elle?	81

TABLE DES MATIERES

3. - La sociologie du loisir, un projet idéologique	85
4. - Une sociologie empirique et descriptive	92
5. - La faiblesse des analyses	97
6. - Conclusion	107
 DEUXIEME PARTIE: VERS UNE SOCIOLOGIE DIALECTIQUE DU NON- TRAVAIL	 111
PRESENTATION	112
CHAPITRE IV, TRAVAIL ET NON-TRAVAIL: FUSION OU POLA- RISATION?	115
1. - Le souci de la productivité	115
2. - Le non-travail et le développement des forces productives	121
3. - Rapports entre travail et non-travail	139
CHAPITRE V, LES ASPECTS PRODUCTIFS DU NON-TRAVAIL ...	146
 CONCLUSIONS GENERALES	 164
BIBLIOGRAPHIE	167

INTRODUCTION

Aujourd'hui, la question du non-travail (sports, loisirs, culture, etc.) a une importance que l'on ne peut plus se permettre d'ignorer au niveau politique, économique et social. En effet, on peut difficilement nier le fait que la société capitaliste a subi un certain développement qui a pris dans une certaine mesure, la forme de congés payés, de pensions, de vacances, etc. Même, un certain nombre toujours croissant de spécialistes et de sociologues du travail prétendent que l'appareil de production permettrait sans délai une réduction du travail moyen. Certains vont même jusqu'à prétendre que la surproduction du capitalisme exigera ou exige déjà le chômage obligatoire d'un nombre de plus en plus grand de producteurs. Ces nombreux développements, pour ne mentionner qu'eux, ont fait de la question du non-travail un sujet à l'ordre du jour. Ces développements ont comme conséquence que l'antithèse fondamentale du travail, ce n'est pas le travail amélioré ou valorisé, mais le non-travail.

Notre travail se fixe donc comme objectif l'élaboration d'un modèle théorique d'analyse du phénomène de non-travail dans les sociétés capitalistes industrielles, tout particulièrement les

Etats-Unis et le Canada. Aujourd'hui, la sociologie du travail voit son domaine s'élargir à ce qui est sa négation: le non-travail, la sphère des activités libres. En effet, si les sociologues ont la prétention d'étudier l'homme tout entier, alors il faut que la vie humaine soit impliquée dans l'analyse y compris le non-travail, peu importe ses formes (sports, loisirs, sommeil, etc.). L'étude des conditions du non-travail dans le système capitaliste est indissociable des conditions du travail puisque ce sont les mêmes forces sociales, politiques, économiques et idéologiques qui les traversent et qui leur donnent leur dimension historique. La dialectique du travail et de son contraire prend alors toute son importance.

Il faut donc démontrer qu'il est impossible d'étudier séparément le travail et le non-travail ou de les isoler l'un de l'autre hors de la totalité des rapports sociaux dans lesquels ils sont intégrés. Il faut montrer comment le non-travail condense les traits typiques des catégories et des structures du processus capitaliste. Autrement dit, il faut démontrer qu'il est impossible de vouloir chercher dans le non-travail une compensation non aliénée au travail aliéné.

Pour ce faire, nous avons divisé le travail en deux parties. La première partie sera consacrée à l'évolution historique

du concept de loisir dans la sociologie américaine, ce qui nous permettra de mieux comprendre comment la recherche a pris naissance et s'est développée dans une conjoncture politique et sociale précise qui la conditionne de diverses manières. Il faut tenter d'établir dans quelles conditions théoriques et idéologiques s'est formée la sociologie du loisir dans la structure capitaliste industrielle. Si nous nous sommes intéressés à la sociologie du loisir, c'est que celle-ci revendique le non-travail comme moyen ou instrument de désaliénation en faisant de celui-ci une réalité "sui generis" distincte du travail. Ainsi, s'il faut se fier à cette problématique, le non-travail est un besoin essentiel de l'homme moderne c'est-à-dire que dans le non-travail tous les êtres humains peuvent développer simultanément leurs aptitudes physiques, intellectuelles et sociales. Cela équivaut à prétendre qu'un travailleur peut compenser et même transformer le labeur capitaliste dans un sens humain grâce au non-travail où celui-ci a l'impression d'être libre. C'est plus ou moins comme si chaque travailleur possédait un moi aliéné par le travail salarié et parcellaire et un sur-moi créatif et libre dans le non-travail.

Nous examinerons donc critiquement le concept de loisir dans la sociologie américaine c'est-à-dire nous étudierons ses

possibilités concrètes d'un point de vue historique et sociologique. Il nous faut saisir la réalité sociologique du loisir si on désire comprendre comment et pourquoi on veut faire du loisir une réalité distincte du travail.

Dans la deuxième partie du travail nous tenterons de dégager quelques éléments de compréhension théorique afin d'éclaircir d'un point de vue critique, les aspects sociologiques du non-travail. L'objectif de cette partie du travail sera de montrer d'une façon précise et sans équivoque, comment le non-travail est le reflet de la structure capitaliste industrielle. Il faudra alors considérer le non-travail comme une partie intégrée dans la totalité concrète: la société capitaliste dans son dynamisme. Il s'agira donc de saisir cette réalité qu'est le non-travail, à l'intérieur de l'unité du processus capitaliste et de son mode de production. Naturellement, dans cette perspective il ne peut être question pour nous de considérer le non-travail comme un phénomène isolé ou comme un ordre social qualitativement nouveau. Il ne peut être question pour nous, d'une histoire et d'une existence autonomes pour le non-travail ou si on préfère, un secteur protégé et privilégié d'humanisme et de culture.

PREMIERE PARTIE

FORMATION ET SIGNIFICATION DU CONCEPT DE
LOISIR DANS LA SOCIOLOGIE AMERICAINE

PRESENTATION

Dans la première partie de cette étude, nous croyons qu'il est important de présenter une évolution historique du concept de loisir dans la sociologie américaine si nous désirons saisir comment s'est formée la sociologie du loisir en tant que branche spécifique des sciences sociales et comment la recherche empirique a pris naissance et s'est développée dans une conjoncture politique, économique et sociale précise qui la conditionne de diverses manières. Il faut tenter d'établir dans quelles conditions théoriques et idéologiques s'est formée la sociologie du loisir dans la structure capitaliste américaine. Pour ce faire, nous examinerons critiquement le concept de loisir dans la sociologie américaine c'est-à-dire nous étudierons ses possibilités concrètes d'un point de vue historique et sociologique. Il nous faut saisir quelle est la réalité sociologique du loisir c'est-à-dire réaliser que le type d'explication attribué au concept de loisir à un moment particulier de l'histoire dépend de certains facteurs économiques, politiques et sociaux tels que le type de société, les valeurs et les idéologies dominantes, le niveau d'industrialisation, le système de classes sociales, etc. Dans cette perspective il n'est donc pas question pour nous de considérer le loisir comme un phénomène isolé.

Ainsi, notre objectif est de démontrer comment le loisir, symbole de classe et terrain privilégié de la consommation ostentatoire à la fin du XIXe siècle, devient vers le milieu du XXe siècle un phénomène de culture de masse, en même temps que, conceptuellement, il cherche désespérément à se constituer comme branche autonome des sciences sociales. Naturellement, la sociologie du loisir doit alors s'affranchir d'une sociologie du travail qui a tendance à faire du travail l'activité humaine dont toutes les autres découlent. Ce faisant, la sociologie du loisir est amenée à définir le concept de loisir comme étant une activité qui trouverait en elle-même sa justification et sa finalité.

Afin de bien comprendre cette évolution historique du concept de loisir dans la sociologie américaine, nous allons restituer les principales recherches empiriques dans toute leur diversité par rapport aux modèles idéologiques et théoriques qui les guident. On arrivera ainsi à démontrer comment la sociologie du loisir est traversée de courants contradictoires. Bien entendu nous nous limiterons aux recherches que nous considérons comme étant les plus typiques de chaque époque. Notre étude porte donc à ce niveau sur les auteurs dont les thèses ont en leur temps et dans le cadre de leur réflexion sociologique apporté des éléments nouveaux à la problématique du loisir dans la sociologie américaine.

Cette première partie du travail comprendra trois chapitres. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la diffusion de la sociologie du loisir pour illustrer comment le concept de loisir a pris différentes significations à travers l'histoire. Le deuxième chapitre aura comme objectif de discerner quels sont les courants et les périodes qui ont été les plus déterminants dans la formation de la sociologie du loisir aux Etats-Unis. Nous tenterons alors de démontrer comment cette évolution est liée à la réalité sociologique du loisir. Finalement, dans le dernier chapitre, nous ferons une analyse critique du concept de loisir dans la sociologie américaine.

CHAPITRE I

PROPOS GENERAUX: DIFFUSION ET EVOLUTION DU CONCEPT DE LOISIR

1.- Rapport entre sociologie américaine et sociologie du loisir

Avant de discerner quels sont les courants et les périodes qui ont été les plus déterminants dans la formation de la sociologie du loisir aux Etats-Unis, une première mise au point s'impose. En effet, pourquoi limiter ce travail exclusivement à l'évolution historique du concept de loisir dans la sociologie américaine? Pour justifier cette limitation, nous nous référons aux spécialistes qui s'intéressent au phénomène du loisir. En effet, ceux-ci admettent que c'est aux Etats-Unis qu'a pris naissance la sociologie du loisir. Ainsi, lorsque certains pays de l'Europe de l'Ouest (France, Belgique, etc.), dans les années '50, se sont intéressés au phénomène du loisir en tant que branche spécifique des sciences sociales, ils se sont fortement inspirés de la sociologie américaine et de ses techniques d'observation. C'est ainsi que la première recherche importante effectuée en Europe par Dumazedier¹ sur la ville d'Annecy en France dans les années '50, est tributaire de l'étude entreprise par Lynd²

¹Dumazedier, J., Ripert, A., Loisirs et Culture, Editions du Seuil, Paris, 1966

²Lynd, R. et H., Middletown, New York, Hartcourt, Brace & Co., 1929

vingt ans plus tôt aux Etats-Unis sur Middletown. Ces deux recherches sont le résultat d'observations systématiques qui s'étalent sur plusieurs années et qui avaient comme objectif commun celui de saisir le loisir dans sa répartition et non dans sa signification totale c'est-à-dire, observer tour à tour les rapports qui peuvent exister entre loisir et participation sociale, entre loisir et famille, entre loisir et travail, etc.

De même, vers les années '60, certains pays de l'Europe de l'Est (Yougoslavie, Pologne, Tchécoslovaquie, U.R.S.S.), à leur tour, abordent la question en empruntant les techniques de recherche aux pays de l'Europe de l'Ouest. On attribue généralement ce développement et cette diffusion de la sociologie du loisir à travers des pays qui s'inspirent de doctrines économiques et idéologiques différentes, aux nombreuses rencontres internationales (Stresa, 1959; Evian, 1966; La Havane, 1966; Varna, 1970) qui ont été organisées dans le but de discuter des différentes problématiques du loisir et aussi de permettre la création de centres de recherches qui ont comme fonction principale le lancement d'enquêtes internationales, qui regroupent naturellement des chercheurs provenant de ces différents pays³.

³En 1960, un Centre Européen de Sciences Sociales est créé à Vienne sur l'initiative de l'Unesco. Sa première initiative est le lancement d'une grande enquête internationale sur le budget-temps effectuée uniformément sur onze pays.

Etant donné le fait que la sociologie du loisir se propage d'ouest en est, on pourrait conclure qu'en même temps que les emprunts méthodologiques propres à la sociologie empirique, s'infiltrer dans les pays socialistes, l'idéologie libérale. En effet, nous savons que la sociologie du loisir est, en tant qu'idéologie théorique, en rapport avec d'une part, des facteurs non-idéologiques (économiques, politiques), d'autre part avec l'idéologie (pratique) dominante. Ainsi, malgré la ligne de démarcation qui existe entre les deux problématiques, marxiste et libérale, c'est-à-dire, la distinction établie entre sociologie du temps libre et sociologie du loisir, on peut s'interroger quant à la possibilité de retrouver sous une terminologie marxiste par exemple une théorie non marxiste⁴. Selon M.F. Lanfant, qui a fait une étude détaillée des différentes problématiques (marxiste, libérale) de la sociologie du loisir et des différents ouvrages considérés comme des références de base, cette éventualité devient de plus en plus réelle. En effet, elle considère que les deux approches (marxiste, libérale) distinctes à l'origine, sinon opposées, qui mettent en jeu des conceptualisations différentes, tendent aujourd'hui à se fusionner.

⁴La sociologie que l'on désigne sous l'épithète "libérale" ne constitue pas une unité puisqu'on peut y retrouver des auteurs à formation et intérêts différents qui n'ont pas à la base, en commun, comme les sociologues marxistes, un même système de concepts, ou un cadre théorique de pensée. Par contre il existe entre eux plusieurs similitudes.

Entre une sociologie du temps libre, étayée par des études empiriques de budget-temps et une sociologie du loisir qui tire ses matériaux plus précisément de sondages d'opinions et d'attitudes, la ligne de démarcation n'est plus très nette aujourd'hui. Ces deux disciplines renvoient à la même réalité, elles posent les mêmes problèmes et on assiste à une contamination des concepts et des systèmes d'interprétation. On retrouve maintenant, dans les problématiques des sociologues empiriques marxistes travaillant dans les pays de l'Est, les mêmes caractéristiques que l'on pouvait déceler dès les années '50 dans les textes américains: accentuation du caractère subjectif du loisir / tendance à individualiser la sphère du temps libre / abandon d'une analyse sociale en termes de rapports de classe / valorisation du temps libre et idéalisation projetée dans un futur probable .⁵

On peut également citer les thèses du Comité Central du Parti Communiste et du Conseil des Ministres de l'U.R.S.S. qui confirment les nombreuses observations faites par M.F. Lanfant.

Dans les conditions de la société communiste, l'homme aura la possibilité de créer librement, individuellement ou collectivement. L'accroissement du temps libre aura une signification très importante et décisive pour effectuer un saut complet du règne de l'impossibilité au règne de la liberté .⁶

⁵Lanfant, M.F., Les théories du loisir, Presses Universitaires de France, Paris, 1972, p. 65

⁶Prudensky, G.A., "Le temps libre et son utilisation" in: Lanfant, M.F., Les théories du loisir, Presses Universitaires de France, Paris, 1972, p. 156

Il est certain que la base théorique et les concepts diffèrent lorsqu'on passe d'une analyse obéissant à la problématique marxiste à une analyse non marxiste. Par contre, selon M.F. Lanfant, les préoccupations pratiques qui animent les chercheurs marxistes et non marxistes se rejoignent, même si elles ne débouchent pas sur des actions similaires.

Les uns et les autres, sous le couvert d'une sociologie du temps libre ou d'une sociologie du loisir, se penchent sur l'analyse de l'organisation sociale du temps hors travail qui, pense-t-on, s'accroît en fonction de l'automatisation de la production, avec cette idée sous-jacente que celui-ci est, ou peut devenir, la source d'un nouvel humanisme, d'une nouvelle culture .⁷

Les observations de M.F. Lanfant et l'extrait des thèses du Comité Central du Parti Communiste nous indiquent clairement qu'il y a aujourd'hui une orientation nouvelle de la problématique marxiste lorsqu'appliquée à la sociologie du temps libre. En effet, certaines théories marxistes du temps libre sont dominées semble-t-il par l'humanisme marxiste puisqu'on reporte sur le temps libre transformé en loisir, l'espoir de fonder une société plus humaine. On pourrait même, à la limite et dans certains cas, interpréter cette nouvelle revendication du droit au loisir comme une "capitulation tranquille" devant la nécessité de transformer le travail industriel

⁷Lanfant, M.F., op.cit. p. 67

et technique c'est-à-dire adapter la machine à l'homme et non l'homme à la machine.

On peut conclure que malgré le fait que le loisir est aujourd'hui un thème central qui permet un affrontement idéologique entre les deux puissants systèmes qui dominent le monde, les systèmes socialiste et capitaliste, le loisir semble demeurer dans la plupart des cas un symbole de la richesse et du bonheur futur promis aux masses contemporaines, qu'elles vivent à l'ouest ou à l'est.

Cette mise au point quant à la formation et à la diffusion de la sociologie du loisir, nous indique également que les conditions d'une sociologie du loisir ne sont réunies aujourd'hui que dans les pays qui ont atteint un certain stade de développement économique et technique (Etats-Unis, France, U.R.S.S., etc.). Autrement dit, la naissance et le développement de la sociologie du loisir sont intimement liés au développement industriel et aux nombreuses transformations de l'infra-structure économique. Pour la plupart des sociologues qui s'intéressent au phénomène du loisir, c'est la productivité accrue grâce à l'industrialisation et au progrès scientifique et technique, qui a créé le phénomène moderne du temps libre. C'est ainsi que la sociologie du loisir va donner au temps libre une nouvelle signification qui ne peut être comparée à l'oisiveté d'autres siècles. La sociologie du loisir devient donc un phénomène bien par-

ticulier et bien localisé.

Nous voulons attirer l'attention sur cette situation. En effet, les thèses émises lors du séminaire international "temps libre et récréation" tenu à la Havane en 1966, sont unanimes sur un point précis: le temps libre ne peut se concevoir dans les pays dits sous-développés ou dans les pays en voie d'industrialisation, comme le loisir des sociétés industrielles.⁸ Ces sociologues sont conscients que le développement de la sociologie du loisir est intimement lié à la réalité sociologique. Ainsi dans les pays en voie d'industrialisation, le loisir n'est pas encore devenu un domaine autonome des sciences sociales puisqu'il est dans l'ensemble dépendant de la sociologie du travail. C'est le travail qui est l'activité première dont toutes les autres découlent. Nous verrons d'ailleurs comment cette conception du travail et du loisir s'apparente sensiblement à celle de certains penseurs du XIXe siècle. Il n'est pas utopique d'affirmer que le développement inégal fait surgir à une même époque, des conceptions différentes du concept de loisir et de travail. C'est ainsi que dans les pays de la "périphérie", ou du "Tiers Monde" le loisir est considéré comme un symbole de classe et le terrain privilégié de la consommation ostentatoire,

⁸Lopez Day, M. et Abdel-Malek, A., "Quelques fondements théoriques concernant le problème du temps libre", in L'homme et la société, no. 4, 1967

tandis que dans les pays "du centre" tels que les Etats-Unis par exemple, on parle de loisir de masse, de société de loisir, etc.

Naturellement, il n'est pas question pour nous de faire du loisir une réalité propre à la civilisation contemporaine puisque le loisir a suscité de nombreuses discussions à travers l'histoire (Aristote, Epicure, etc.) étant continuellement confronté de quelque manière que ce soit aux luttes sociales, politiques et religieuses.⁹ Malheureusement, un aperçu même schématique du problème du loisir dans des contextes sociaux et politiques différents, soulève des problèmes très complexes qu'il est impossible de discuter dans le cadre de cette étude.¹⁰

Par contre, afin de bien illustrer que le concept de loisir a pris différentes significations à travers l'histoire et que c'est au XXe siècle qu'on doit la naissance et la formation de la sociologie du loisir aux Etats-Unis, nous consacrerons la dernière

⁹On ne saurait attribuer au XXe siècle, le mérite d'avoir inventé le loisir. Par contre, cette thèse espère montrer comment le développement de la structure capitaliste au XXe siècle va donner au loisir une signification nouvelle. Autrement dit, le loisir fut considéré à travers l'histoire comme étant un art de vivre ou si l'on préfère, une activité improductive. C'est le XXe siècle et la structure de productivité monopolistique qui ont fait surgir le loisir comme force productive.

¹⁰On peut par contre se référer à l'excellent travail de S. de Grazia, Of Time, Work and Leisure, dans lequel l'auteur tente de cerner les nombreuses significations du travail et du loisir, incluant même des comparaisons entre civilisations et époques différentes.

partie de ce chapitre au XIXe siècle et à ceux que l'on peut désigner aujourd'hui comme étant les précurseurs de la sociologie du loisir.

2.- Le loisir à la fin du XIXe siècle

Le moraliste doit pousser l'opinion publique à punir le propriétaire oisif en le privant de toute considération. L'homme doit travailler. Le plus heureux est celui qui travaille. La famille la plus heureuse est celle dont tous les membres emploient utilement leur temps. La nation la plus heureuse est celle dans laquelle il y a le moins de désœuvrés. L'humanité jouirait de tout le bonheur auquel elle peut prétendre s'il n'y avait pas d'oisifs .¹¹

Cette citation de Saint-Simon est un reflet assez fidèle de toute la pensée du XIXe siècle qui fait du travail l'activité première des hommes, des familles et des nations, et par voie de conséquence condamne l'oisiveté en tant que privilège et entrave au progrès social. En effet, la distinction entre activités productives et activités improductives est au centre de toutes les analyses philosophiques et économiques. Loisir et progrès social seraient donc antagoniques, l'oisiveté de classe étant alors, en fait, perçue comme un obstacle majeur à l'accumulation du capital. Ce qui ne surprend guère parce que la consommation ostentatoire empêchait la formation

¹¹Jaccard, P., Histoire sociale du Travail, Texte cité de Claude-Henri de Saint-Simon, Payot, Paris, 1960, p. 261

des capitaux nécessaires à la croissance économique. Le progrès de la société industrielle implique sa disparition. On peut citer comme exemple la Révolution française qui cherchait à éliminer les privilèges des classes oisives en proclamant le travail obligatoire pour tous.

Pour les théoriciens imbus de libéralisme (Smith, Hume, etc.) le travail est la source de toute valeur économique puisqu'il est à l'origine de la propriété privée. On s'oppose à la classe sociale oisive en tant que mode de vie puisque les dépenses improductives s'opposent nettement au processus d'accumulation qui est la source de productivité et de richesse aux yeux de ces théoriciens. L'analyse du loisir prend donc la forme d'une protestation contre toutes les formes parasitaires d'activités sociales. Il ne faut jamais oublier qu'en stade concurrentiel, le capitalisme insiste sur l'accumulation des richesses dans le but d'obtenir une croissance dynamique de l'appareil de production. Selon l'économiste Maurice Niveau, les économies capitalistes ont pu donner la préférence à l'investissement sur la consommation car, les employeurs ont eu la possibilité de verser des salaires de famine à une main-d'oeuvre abondante et inorganisée.

L'inégalité très grande des revenus résultant de cette situation freinait la demande de biens de consommation et augmentait la capacité d'épargne des propriétaires du capital. Ceux-ci utilisaient

cette épargne pour financer des investissements, c'est-à-dire pour acheter des machines et faire construire des usines. Les ressources étaient ainsi orientées "librement" - sans intervention étatique - vers la fabrication d'équipement nouveau. L'allocation des ressources était commandée par les mécanismes du marché libre et l'inégalité des revenus permettait que cette allocation se fît au profit de l'accumulation de capital. On augmentait, de période en période, la capacité de production du pays au prix d'une réduction ou non-augmentation de la consommation ouvrière .¹²

Le progrès industriel n'est possible qu'en raison de nouveaux investissements. Ainsi, en phase d'accumulation, le loisir est désœuvrement, recherche désintéressée ou dépense prodigue ce qui nous permet de le considérer non seulement comme une activité improductive, mais comme un gaspillage.

Ainsi, malgré un développement considérable de l'industrie et du commerce, la misère de la classe ouvrière ne diminue pas au XIXe siècle. On peut même considérer ce siècle comme celui de la grande détresse ouvrière. L'économie libérale n'a jamais dit évidemment que le succès peut être obtenu à n'importe quel prix mais elle a dit que le problème moral ne se posait pas en matière économique. La morale est une chose, l'économie politique en est une autre. L'exploitation des enfants et des femmes est une page peu

¹²Niveau, M., Histoire des faits économiques contemporains, Presses Universitaires de France, Paris, 1969, p. 119

glorieuse des débuts du capitalisme. Ces conditions scandaleuses du travail vont inspirer certains théoriciens (Engels, Marx, Proudhon, Fourier, etc.) à critiquer cette exploitation de la classe ouvrière dans des oeuvres qui sont encore aujourd'hui considérées comme les pièces maîtresses de l'analyse du travail. L'histoire de la misère ouvrière est inséparable de la genèse de la pensée marxiste. Les notions "d'exploitation de l'homme par l'homme" et de "lutte des classes" n'ont pas été, comme semblent le suggérer encore aujourd'hui certains idéologues bourgeois, le fruit de l'imagination marxiste, mais le résultat d'une observation attentive des faits. Désormais, chez les théoriciens socialistes, les discussions sur le travail et l'oisiveté seront posées en terme de lutte de classe.

Il faut cependant faire une mention particulière aux Etats-Unis dans ce tableau rapide et général des conditions de travail. Selon certains historiens, la rareté de la main-d'oeuvre a été un facteur favorable aux salaires, du moins avant les années de forte immigration. L'économie américaine n'avait pas de population paysanne capable d'émigrer vers les villes sous la poussée du progrès technique. Ce sont en bonne partie les immigrants qui s'embauchaient dans les entreprises industrielles du nord-est du pays. L'historien André Philip évalue à environ 28 millions et demi de personnes l'im-

migration entre les années 1860 et 1920. Il cite également comme exemple l'industrie de l'acier, à la fin du XIXe siècle, où un ouvrier sur dix seulement était né aux Etats-Unis, 60% n'étaient pas encore naturalisés, plus du tiers ne parlait pas anglais.¹³

Malgré le fait que les salaires réels des ouvriers américains ont augmenté plus vite qu'en Europe, surtout après la guerre civile, dans l'ensemble nous retrouvons aux Etats-Unis, les mêmes abus qu'en Europe et la même misère de la classe ouvrière. Les syndicats américains ont dû lutter par l'arme de la grève pour obtenir d'abord la reconnaissance du syndicat. Les premières luttes qui s'engagèrent au milieu du XIXe siècle furent souvent violentes, parfois même meurtrières. Ce n'est d'ailleurs qu'au début du XXe siècle que le gouvernement légifère dans le domaine de la durée et des conditions de travail.

Aux Etats-Unis, la fin du XIXe siècle fut donc caractérisée par l'organisation de la résistance ouvrière qui s'attaque aux pouvoirs arbitraires du patronat qui, selon les aléas de la conjoncture économique, peut élever et abaisser le temps de travail à l'usine. Le mot d'ordre est droit au travail, c'est-à-dire réglementation légale du travail.

¹³Philip, A., Histoire des faits économiques et sociaux, Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1963, p. 147

En dépit du fait que le travail demeure la préoccupation première des théoriciens du XIXe siècle, certains auteurs tels que Veblen et Lafargue commencent à voir dans l'oisiveté un phénomène social renaissant à l'intérieur du système industriel. Ces auteurs vont retourner contre la bourgeoisie du XIXe siècle, la critique sociale de l'oisiveté qui visait antérieurement la noblesse de l'Ancien Régime. En effet, Veblen et Lafargue ont eu l'originalité de ne pas croire à la disparition de l'oisiveté comme prétendaient certains doctrinaires du XIXe siècle. Au contraire, grâce à des observations pertinentes, ils désiraient expliquer comment et pourquoi le loisir peut survivre dans une société orientée et centrée sur le travail. Etant donné notre intérêt pour la signification du concept de loisir dans la sociologie américaine, nous limiterons notre travail à l'oeuvre de Veblen.¹⁴ Nous aurons par contre l'occasion de revenir aux commentaires de Lafargue dans les chapitres qui vont suivre.

C'est à Thorstein Veblen que revient le mérite d'avoir écrit le premier ouvrage résolument théorique sur le loisir et d'avoir ainsi introduit le concept de loisir dans la pensée américaine. En effet, The Theory Of The Leisure Class, publié en 1899,

¹⁴Veblen, T., Théorie de la classe de loisir, trad., par Evard avec préface de R. Aron, Avez-vous lu Veblen? éd. Gallimard, Paris, 1970

deviendra une source d'inspiration et voire même de polémique pour tous les auteurs intéressés par la question du loisir. L'ouvrage de Veblen est considéré comme étant une interprétation critique et même sarcastique du monde des affaires et des moeurs bourgeoises. Bien que l'ensemble des observations de Veblen englobe toute la civilisation occidentale, c'est aux Etats-Unis qu'il emprunte principalement les faits qui servent d'illustration au développement de sa théorie de la classe de loisir.

Dans un ouvrage consacré entièrement à Veblen, Rosenberg souligne l'importance primordiale pour Veblen de diviser la société en deux: ceux qui produisent et ceux qui ne produisent pas.¹⁵ Veblen demeurait donc fidèle à la philosophie de son temps qui insistait sur l'importance du travail productif pour le développement de la société. C'est ainsi que le loisir apparaît aux yeux de Veblen comme étant avant tout une consommation improductive de temps c'est-à-dire un temps sans valeur économique au regard du travail productif.

On a déjà fait remarquer que le terme de loisir tel qu'on l'emploie ici, ne parle ni de paresse ni de repos. Il exprime la consommation improductive du temps qui lo tient à un sentiment de l'indignité du travail productif; 2o témoigne de la possibilité pécuniaire de s'offrir une vie d'oisiveté.¹⁶

¹⁵Rosenberg, B., The Values of Veblen, A critical appraisal, Washington, D.C., Public Affairs Press, 1956, p. 58 à 81

¹⁶Veblen, T., op.cit. p. 31

Veblen reste donc fidèle à la pensée du XIXe siècle qui fait du loisir et du progrès social des pôles antagoniques. La société industrielle engendre une classe de gens oisifs qui grâce aux loisirs peuvent désormais afficher avec ostention leur appartenance à la classe sociale qui détient les positions les plus élevées. Pendant l'ère industrielle la possession de la richesse devient en soi un acte méritoire. Au vrai, en régime de propriété commerciale et industrielle, une assez grande fortune dispense du travail et une réputation très honorable s'attache à des loisirs qui en résultent. Veblen soutient que les riches veulent avant tout montrer, par la façon dont ils mangent, s'habillent et se logent, qu'ils ne travaillent pas, qu'ils ont des loisirs. Le loisir devient alors l'expression du prestige social et de la supériorité. Le loisir devient donc signe et symbole d'un statut social élevé.

Dans toute société industrielle, l'assise la plus fondamentale du bon renom, c'est la puissance pécuniaire; le moyen de briller en ce domaine, et par là de se faire ou de garder une réputation, c'est avoir du loisir et de consommer pour le montrer .¹⁷

Veblen explique la survivance du loisir dans la société américaine par le fait que l'émergence d'une classe oisive coïncide avec les débuts de la propriété privée. Dans la société industrielle,

¹⁷Veblen, T., op.cit., p. 57

les bourgeois ont délogé les nobles mais ils ont adopté leurs valeurs. Ainsi, si le bourgeois réussit à imiter le noble dans son art de vivre, il fait la preuve de sa réussite sociale et de son intégration à la classe dominante. Le loisir est donc un besoin de reconnaissance sociale.

Par contre, le bien-être réel, en matière de consommation, est souvent hors de cause pour les riches bourgeois. En effet, la consommation ostentatoire n'est pas guidée par des besoins nécessaires. C'est une consommation futile qui observe la règle du gaspillage. Cependant, la conscience de distinction enviable y trouve son compte. A une société qui luttait pour sa survie, succède une société qui lutte pour le prestige. Veblen conclut que dans un système de richesse mesurée en termes pécuniaires, le principe d'émulation reste un des mobiles les plus forts de tous les actes d'acquisition économique.

Malgré le fait que la thèse de Veblen a été généralement rejetée dans les années '50 par certains sociologues du loisir, nous croyons qu'elle marque une étape capitale dans la formation de la sociologie du loisir aux Etats-Unis. En effet, la théorie de la classe de loisir est le témoignage exemplaire que la disparition des structures monarchiques et féodales n'avait pas débarrassé la société de ce que les théoriciens de l'époque considéraient

comme un fléau social: l'oisiveté. Alors que la plupart des théoriciens américains voyaient dans le travail la seule source de valorisation sociale pour l'homme nouveau qu'engendre la société industrielle, Veblen observe l'existence d'une classe de gens oisifs qui se confond avec la classe possédante et qui voit dans le loisir l'expression d'un prestige social. Pour Veblen, le loisir est à la fin du XIXe siècle, un symbole de classe et le terrain privilégié de la consommation ostentatoire. On peut d'ailleurs retrouver dans la classe de loisir de Veblen, certaines caractéristiques propres à des civilisations antérieures, telles que le modèle de la cité grecque par exemple.

Among early civilizations the Greek and Roman cities featured leisure in something like the modern sense, though only for a privileged elite. To the Greeks leisure was concerned with those activities that were worthy of a free man, activities which we might today call "culture". Politics, debate, philosophy, art, ritual, and athletic contest were activities worthy of a free man, because they expressed the moral core of a style of life .¹⁸

Ainsi, à la fin du XIXe siècle, le loisir désigne une consommation improductive de temps c'est-à-dire un temps sans valeur économique au regard du travail productif, base fondamentale de l'accumulation du capital.

¹⁸Parker, S., The Future of Work and Leisure, London, Paladin, 1972, p. 37

3.- Tentative d'interprétation des données historiques

Cette référence au XIXe siècle et à l'oeuvre de Veblen nous indique qu'il y a eu des époques où les conceptions du travail et du loisir étaient nettement antithétiques. Contrairement à l'Antiquité et au 19e siècle, de Grazia a par ailleurs retracé, dans des périodes de l'histoire, telles le Moyen Age, la Renaissance, le 17e et le 18e siècle, une coexistence, à l'intérieur d'un même pays ou entre pays différents, des systèmes de valeurs centrés sur le loisir et sur le travail.¹⁹

Raymond Aron a d'ailleurs observé que l'évolution dans la signification des concepts de loisir et de travail a toujours eu un caractère opposé ou complémentaire au cours de l'histoire. Il suggère d'ailleurs trois systèmes de valeurs fondamentaux qui se sont succédés au cours de l'histoire. Le premier est basé sur les valeurs du loisir, de la culture et du raffinement des moeurs, comportant le mépris du travail et une hiérarchie plaçant les activités manuelles au dernier rang. Le deuxième est centré sur la valeur du travail pour des motivations économiques ou religieuses. Celui-ci implique le mépris du loisir. A la notion de loisir se substitue

¹⁹de Grazia, S., op.cit.

celle de l'oisiveté. Finalement, le dernier comporte une neutralisation des attitudes envers le travail et le loisir.²⁰

Ces quelques références à des auteurs qui se sont intéressés à la signification des concepts de loisir et de travail au cours des siècles derniers, nous amènent à nous interroger sur la répartition du travail et du loisir entre les classes sociales. Cette fameuse "leisure class" si bien décrite par Veblen, n'est-elle pas le reflet de la division de la société entre une élite jouissant du loisir, et la masse de ceux qui doivent se contenter d'un travail pénible et manuel? Comme nous l'avons déjà souligné, le grand mérite de Veblen est d'avoir démystifié la double morale que la classe dominante adopte volontier lorsqu'elle parle de la signification du travail et du temps libre, d'une part pour elle-même et d'autre part pour le peuple. Pour elle-même elle a toujours su se libérer du travail pénible considéré avec mépris ou comme signe de déclassement. A l'intention du peuple, elle a proclamé la dignité de cette sorte de travail.

Les idéologies du travail et du loisir dont de Grazia montre l'évolution historique, correspondent bel et bien à celles des classes dominantes. En effet pour de Grazia ce sont les classes dominantes ou

²⁰Aron, R., "On leisure in industrial societies", in Brooks, J., The one and the many: the individual in the modern world, New York, Harper and Row, 1962

privilégiées qui ont conféré au travail et au loisir les diverses significations que nous avons mises en lumière, par exemple: l'Eglise Catholique, les théoriciens de l'économie classique et les industriels de l'époque. Le peuple qu'on a contraint à travailler n'a pas eu le temps d'exprimer ce qu'est pour lui la signification du travail et du loisir.

A la fin d'un chapitre consacré à l'étude des concepts de travail et de loisir dans différents types de société, et dans les modes de production qui ont précédé la civilisation industrielle, Parker devait conclure:

The degree to which work and leisure are experienced in fact and in ideology as separate parts of life seems to be related to the degree to which the society itself is stratified, work being the lot of the masses and leisure of the elite .²¹

Si une telle interprétation des données historiques en termes de classes sociales est indispensable à la compréhension des notions de loisir et de travail dans d'autres siècles, il paraît légitime de transposer cette préoccupation théorique dans le contexte actuel de notre société en évolution.

On peut finalement conclure que ces réflexions sur le passé nous indiquent qu'il est important d'avoir une vision historique des

²¹Parker, S., op.cit., p. 41

concepts de loisir et de travail si on désire comprendre le présent et planifier pour l'avenir. A partir de ces données historiques, il n'est pas illusoire de croire dans l'existence d'une évolution constante dans la signification et dans les conceptions des notions de loisir et de travail. L'analyse détaillée du 20e siècle va d'ailleurs confirmer ces observations tout en nous permettant de saisir à quels facteurs économiques, politiques et sociaux, est liée cette évolution.

CHAPITRE II

FORMATION ET DEVELOPPEMENT DE LA SOCIOLOGIE DU LOISIR AUX ETATS-UNIS

1.- Divers rôles du loisir par rapport au travail

Si la sociologie du loisir est communément acceptée aujourd'hui en tant que branche spécifique des sciences sociales, il convient de situer les origines d'une manière précise. Malgré le fait que le loisir n'est pas une réalité nouvelle surgie dans le contexte des sociétés industrielles, il n'en est pas de même pour la sociologie du loisir. En effet, on attribue au XXe siècle la formation et le développement de la sociologie du loisir. Ainsi, l'objectif premier de ce chapitre est de présenter une évolution historique du concept de loisir dans la sociologie américaine afin de saisir comment s'est formée la sociologie du loisir comme branche autonome des sciences sociales et comment la recherche a pris naissance et s'est développée dans une conjoncture politique, économique et sociale précise, qui la conditionne de diverses manières. Il n'est donc pas question, dans cette perspective, de faire du loisir un phénomène isolé.

Dans ce chapitre du travail nous allons tenter de discerner quels sont les courants et les périodes qui ont été déterminants

dans la formation de la sociologie du loisir aux Etats-Unis. Pour ce faire on pourrait réaliser une sorte de codification des différentes études sur le loisir en précisant les cadres théoriques propres à la sociologie du loisir mais nous nous retrouverions devant une masse considérable d'études dispersées, apparemment sans aucune signification théorique. Afin de contourner cette difficulté, nous proposons un modèle de développement du loisir qui concerne divers rôles du loisir par rapport au travail¹. Ainsi, nous distinguerons trois phases de développement ou d'évolution du concept de loisir dans la sociologie américaine qui peuvent être représentées par la classification théorique suivante:

- le loisir compensatoire du travail (temps libéré de la production)
- le loisir récompense du travail (temps disponible pour la consommation)
- le loisir remplacement du travail (société future).

Il s'agit ici d'établir une structure de développement du concept de loisir dans laquelle on pourra situer la problématique théorique des différents spécialistes du loisir. Naturellement cela nous permet de discerner plus facilement les courants et les périodes

¹Ce modèle de développement et d'évolution du concept de loisir s'inspire, malgré certaines transformations personnelles, de la structure de développement du temps libre proposée par Marie-Charlotte Busch dans son ouvrage La sociologie du temps libre

qui ont été plus déterminants dans la formation de la sociologie du loisir aux Etats-Unis. Encore une fois nous choisissons de nous restreindre aux recherches que nous considérons comme étant les plus typiques de chaque époque et qui ont apporté des éléments nouveaux à la problématique du loisir dans la sociologie américaine.

2.- Le loisir compensatoire du travail (temps libéré de la production)

Cette première phase théorique que nous désignons comme étant la théorie de la compensation et de l'équilibre dans la structure de développement du concept de loisir, peut être représentée chronologiquement par la période de l'entre-deux guerres. Naturellement, si on désire comprendre comment le loisir est abordé à cette époque, il faut prendre en considération les nombreux bouleversements économiques et sociaux qui marquèrent cette période particulièrement troublée de l'histoire américaine.

La première guerre mondiale et la grande dépression économique ont accentué la concentration industrielle et facilité la lutte contre le syndicalisme libre et les courants collectifs². Certains historiens évaluent à près de 100,000 le nombre de faillites

²Dans leur livre classique, The Modern Corporation and Private Property, MM. Berle et Means montraient qu'en 1930, les deux cents plus grosses compagnies non financières américaines contrôlaient 49.2% des actifs de toutes les sociétés anonymes, recevaient 43.2% de tous les revenus gagnés par ces sociétés et détenaient 22% de la richesse totale du pays

entre 1929 et 1932 et à environ 13 millions le nombre de chômeurs en 1933. En 1920, les conventions collectives et les syndicats sont condamnés par les tribunaux et la Cour Suprême qui déclarent les grèves illégales. Le symptôme le plus grave de la régression de l'économie capitaliste américaine est assurément le sous-emploi. Pour la première fois dans l'histoire américaine apparaît un chômage chronique qui se manifeste dès 1920. Ce chômage massif et permanent, cette inégalité croissante dans la distribution des revenus et la concentration du pouvoir économique en un nombre de plus en plus restreint de mains, ont aggravé les antagonistes sociaux. Malgré la législation de 1935 qui prescrivit la semaine de quarante heures, plusieurs travailleurs avaient un double emploi. Il existe donc à cette époque, un fort sentiment d'insécurité dans la classe ouvrière et dans les couches inférieures de la classe moyenne.

La politique américaine fut aussi influencée par la montée du communisme en URSS et celle du nazisme en Allemagne et par la guerre civile en Espagne qui se termine par l'instauration d'un régime fasciste. Il est visible que la crise de 1929 a stimulé partout le nationalisme. Ce climat politique favorise l'établissement d'un régime conservateur qui non seulement ne provoque aucune réforme profonde mais renforce le monopole du pouvoir que possédaient les classes dirigeantes.

Finalement, cette période est marquée par une croissance urbaine très rapide et un taux d'immigration élevé. Malgré une diminution constante de l'immigration pendant la crise de 1929, les migrations internes se manifestent par un afflux continu des gens du Sud vers les grandes métropoles industrielles du Nord.

Parmi toutes ces transformations de la société américaine, ce sont les conséquences de l'industrialisation et de l'urbanisation qui attirent le plus l'attention des sociologues de cette époque. Le passage de la société "traditionnelle" à la société "industrielle urbaine" comportait la centralisation des entreprises dans les villes et l'organisation rationnelle du travail qui implique la séparation du lieu de travail et du domicile, des heures de travail et du temps de non-travail. Ces changements structurels étaient accompagnés d'une forte mobilité géographique d'abord orientée vers des villages plus grands, et vers des villes, ensuite vers des centres industriels. Les sociologues qui ont vu naître des villes et se former un peuple nouveau par l'afflux des immigrants et le brassage des races cherchent par tous les moyens, à serrer de près cette réalité urbaine. Par l'apparition de la sociologie empirique, avec les premiers sondages d'opinions et l'observation systématique sur le terrain, on assiste à la mise sur pied de nombreuses enquêtes empiriques qui tentent de disséquer les comportements et le style de vie américain. La plupart des sociologues abordent la réalité socia-

le dans une perspective qui privilégie les facteurs démographiques et urbanistiques. En effet, les changements sociaux et culturels sont analysés en fonction de ces facteurs démographiques et urbanistiques plutôt qu'en fonction de facteurs économiques et idéologiques. C'est ainsi que la plupart des ouvrages consacrés au loisir à cette époque sont caractérisés d'une part par le problème de définir la nouvelle réalité urbaine et ses nouvelles habitudes de loisir et d'autre part de saisir les nombreuses répercussions qu'entraîne avec lui le problème de la très forte mobilité géographique de la société américaine.

Avec les célèbres travaux de Lynd³, de Warner⁴ et de Lundberg⁵, l'étude des sociétés urbaines semble constituer un terrain d'observation privilégié pour une sociologie empirique du loisir naissante. Pour ces sociologues, l'émergence du loisir dans les sociétés industrielles contemporaines est indissociable des bouleversements sociaux et culturels provoqués par l'irruption massive du phénomène urbain. Ils posent donc le problème du loisir en termes culturels. Le loisir est considéré alors comme signe d'in-

³Lynd, R. et H., Middletown, New York, Hartcourt, Brace and Company, 1929

⁴Warner, L. et Lunt, P.S., The social life of a modern community, New Haven, Yale University Press, 1941

⁵Lundberg, Komarovski, McIlnezy, Leisure: A suburban study, New York, Columbia University Press, 1934

térêt culturel et, éventuellement, d'intégration à la culture. Ils évitent ainsi de poser le problème du loisir en tant que phénomène qui permet l'insertion de l'individu dans le processus de production/consommation. Naturellement, cette problématique se réfère à une conception ethnologique de la culture puisque celle-ci est généralement définie comme l'ensemble des conduites, croyances et valeurs communes aux individus d'une même collectivité.

On peut d'ailleurs citer comme exemple la recherche effectuée par Lundberg et Komarovski, sur les comportements de loisir d'une population suburbaine. Cette étude était la première enquête empirique consacrée entièrement au phénomène du loisir. C'est de cette enquête que le loisir a reçu sa définition moderne.

Leisure is popularly defined as the time we are free from the more obvious and formal duties which a paid job or other obligatory occupation imposes upon us .⁶

Cette enquête désirait appréhender les composantes multiples du loisir, dans leurs relations complexes avec les caractéristiques du mode de vie et les conditions d'existence propres à différents groupes sociaux directement concernés par les transformations du cadre urbain. Dans cette recherche les auteurs insistent surtout sur

⁶Lundberg, Komarovski, McIlnezy, op.cit., p. 2

la notion culturaliste du loisir c'est-à-dire le loisir comme expression d'un style de vie.

Quant aux recherches de Lynd et de Warner, malgré un manque d'originalité apparent, elles reposent sur une problématique centrée sur les structures sociales de la vie urbaine dans lesquelles on met l'accent surtout sur le loisir en tant que facteur de distinction sociale c'est-à-dire que la fonction première du loisir est de contribuer à l'identification sociale des individus et des groupes. Dans ces enquêtes on désirait saisir le loisir dans sa répartition et non dans sa signification totale c'est-à-dire observer tour à tour les rapports qui peuvent exister entre loisir et famille, loisir et travail, etc. Par contre il est intéressant de signaler que c'est le couple "travail-loisir" qui attire le plus l'attention de ces spécialistes de la recherche empirique.

Critiquant les travaux de Lynd, de Warner et de Lundberg, l'urbaniste Maurice Imbert devait conclure:

En règle générale, la problématique de l'analyse du loisir reste largement dominée par la référence au couple traditionnel "travail-loisir", et circonscrit volontiers son champ d'investigation aux différents domaines de la production (durée et conditions du travail, évolution des qualifications professionnelles, etc.) .⁷

⁷Imbert, M., "Loisir, Stratification Sociale et Urbanisation", in Soc., Leisure, Tchécoslovaquie, 1970, p. 5

A la lecture de ces recherches on peut observer une certaine ambiguïté quant à la signification profonde du loisir. Ainsi les auteurs sont incapables d'établir dans quelle mesure les tendances dominantes du loisir reflètent les caractéristiques du mode de vie, notamment en ce qui concerne les formes de sociabilité (vie de relation avec la parenté, les amis, les voisins, les collègues de travail, etc.) et le mode d'appropriation de l'espace urbain (représentations et aspirations liées à l'image de la ville, au style de vie urbain, à la vie résidentielle, etc.).

On peut finalement conclure qu'en l'absence d'une connaissance théorique approfondie et bien articulée de la réalité sociale, ces recherches reposent plutôt sur une observation pré-scientifique de cette réalité. Commentant ces premières recherches consacrées au loisir, Marie-Charlotte Bush devait conclure:

Les études restent à un niveau descriptif. Les thèses affirmées ont le plus souvent un cadre philosophique, ou bien il s'agit d'hypothèses de travail dérivées d'une observation pré-scientifique de la réalité sociale. Il faut constater la rareté d'enquêtes empiriques qui éclairciraient les rapports entre la vie professionnelle et la vie non professionnelle, ou entre celle-là et la vie publique.⁸

Malgré de nombreuses lacunes, ces premières recherches sur le loisir vont avoir un impact décisif sur le développement futur de

⁸Busch, M.C., op.cit., p. 87

la sociologie du loisir. En effet, de l'observation concrète des conditions du nouveau mode de vie américain, ces sociologues constatent que, suite à l'industrialisation, il existe maintenant une séparation entre la vie professionnelle et la vie non professionnelle. Malgré une certaine opposition par ailleurs faible de quelques sociologues marxistes qui affirment l'unité de l'existence, la thèse de la séparation prendra une expansion considérable dans toute la réflexion scientifique qui entoure le domaine du loisir et du travail.

Naturellement, la plupart de ces chercheurs sont conscients que le travail demeure pour la plupart des individus l'activité qui procure une justification morale à l'existence ou si l'on préfère, l'activité qui confère à l'homme sa dignité. Par contre, ils réalisent également que le développement des techniques industrielles et les conséquences de la division scientifique du travail vont faire du travail une activité éclatée en tâches parcellaires. Ainsi, pour compenser cette aliénation inhérente à la civilisation technicienne on fait du loisir un antidote, un moyen d'humanisation de l'univers concentrationnaire du travail. Il faut donc valoriser de plus en plus le domaine du loisir en le présentant comme un temps où le travailleur récupère, se forge un autre moi, s'enrichit et se libère un peu plus. L'important pour l'individu c'est qu'il puisse attein-

dre, par les différents secteurs de l'existence tels que le travail, les loisirs et la famille par exemple, un certain seuil global de satisfaction indispensable à l'équilibre de la personnalité. Dans cette problématique il devient possible de vouloir chercher dans les loisirs une compensation non aliénée ou travail aliéné. Le loisir est considéré comme un fait de civilisation ou de culture, propre à la société moderne. Ainsi, on peut considérer le loisir comme une expression et une nécessité de la société industrielle et technicienne. Le loisir devient un instrument culturel conçu comme un besoin essentiel de l'homme moderne.

C'est, sans aucun doute, la thèse d'Elton Mayo qui a été la plus déterminante pour la diffusion de cette théorie de la compensation dans la sociologie américaine.⁹ En effet, à partir de nombreuses observations faites à l'usine de la Western Electric à Hawthorne, faubourg de Chicago, Mayo affirma que l'amélioration de la productivité est fonction de facteurs psychologiques et moraux. Ainsi, pour surmonter les différends qui existent entre patrons et ouvriers et éviter que l'industrialisation n'entraîne de graves appauvrissements de la personnalité chez la classe ouvrière, l'auteur suggère qu'il faut améliorer non seulement les conditions

⁹Mayo, E., The Human problems of an industrial civilization, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1946

matérielles du travail mais, encore et surtout, l'atmosphère même dans laquelle se développe la vie des travailleurs. C'est la doctrine des "human relations" qui a été très populaire à cette époque et qui le demeure encore de nos jours puisqu'elle a fait éclore une multitude de cours universitaires de "relations humaines" dans l'industrie, de socio-psychologie appliquée et d'études du comportement de groupe de travail. Mayo avance qu'on peut stimuler l'employé et l'ouvrier à produire toujours plus en persuadant le personnel que l'entreprise constitue un système social dont tous les éléments sont interdépendants, en intégrant le plus possible l'ouvrier à l'usine.

Dans cette problématique le loisir est considéré comme un facteur d'équilibration de la personnalité de l'ouvrier puisqu'il permet d'améliorer le rendement et le climat humain de l'entreprise en effaçant les conflits de personnes et en atténuant le sentiment de classe.

Les patrons d'entreprise répondent avec empressement à la recommandation de Mayo d'organiser des loisirs sur les lieux de travail. Il est intéressant de noter que Marx avait constaté, bien avant Mayo, l'influence des comportements hors travail sur la situation de travail puisqu'il posait le problème du loisir dans la

structure capitaliste comme étant le prolongement du travail en tant que reconstitution de la force de travail.¹⁰

Utilisée par les grandes entreprises, qui la mettent au service d'une rationalisation des facteurs de production qui est en réalité une rationalisation des rapports de production qui subordonnent l'homme à la machine, la doctrine des "human relations" fait de l'aliénation un phénomène inhérent à la civilisation technicienne. En effet, pour Mayo, c'est le développement des techniques industrielles qui est responsable de l'aliénation de l'individu et non pas les rapports de production liés à la structure capitaliste. Attirant l'attention sur les problèmes psychosociologiques du travail, il est amené à se servir dans sa définition du travail et par voie de conséquence du loisir, de concepts psychologiques et subjectifs qui sont plus représentatifs d'une psychologie de la personnalité que d'une philosophie du travail. En appréhendant le travail et le loisir dans leur aspect subjectif, l'auteur repousse dans l'ombre les différences liées à la nature des rapports sociaux dépendant de la structure des rapports de production. Cependant, Mayo a eu l'originalité de poser le problème du loisir en relation avec le milieu de travail. Ainsi, dans sa problématique,

¹⁰Marx, K., Le Capital, livre III, chap. 48, Ed. Costes, cité par Pierre Naville, Le nouveau Léviathan, T. 1, Ed. Anthropos, 1967

le loisir n'est plus un temps laissé à la libre discrétion de l'individu, mais un temps organisé et confié à l'entreprise capitaliste.¹¹

Malgré le fait que nous consacrerons le dernier chapitre de cette première partie du travail à l'analyse critique du concept de loisir dans la sociologie américaine, nous pouvons déjà conclure que cette conception complémentaire de l'existence repose sur, ou présuppose une logique interne dans laquelle le travail et le loisir ne sont pas intégrés dans la même réalité sociale c'est-à-dire que le loisir apparaît plutôt comme critère moral ou facteur psychologique que comme catégorie historique. Ainsi le loisir peut suppléer au travail aliéné. La théorie de la compensation en revient donc plus ou moins aux doctrines de la régénération et du réarmement moral. En effet, l'approfondissement intérieur (un autre moi) devient dès lors la clef de la libération sociale. En plus, cette libération sociale

¹¹Si on désire saisir à quel point l'entreprise capitaliste a répondu avec empressement aux recommandations de Mayo concernant l'organisation d'activités de loisir sur les lieux de travail, on peut se référer au livre de Paul Hoch Rip Off The Big Game dans lequel l'auteur s'intéresse à l'évolution du sport professionnel. Il est en effet intéressant de noter que la plupart des sports (hockey, football, baseball, etc.) ont comme origine les usines ou les manufactures, "these sports grew in the shadows of the factories, and gave otherwise restless workers what their managers considered something constructive to do", et qu'ils ont comme spectateurs et joueurs les classes les plus défavorisées de la société, "it is useful to recall to what extent our professional sports have traditionally been aimed at potentially restless minority or disadvantaged groups, whether as spectators or players".

est progressive et graduelle. La libération est soumise au réformisme culturel. Dans le loisir, la libération se fait petit à petit, tandis que restent inchangés les rapports d'exploitation. Nous pouvons déjà nous poser la question suivante: Dans une société aliénée est-il possible que les loisirs ne le soient pas?

Nous verrons maintenant que de la séparation des différents domaines de l'existence, à l'indépendance absolue de chaque domaine, il n'y avait qu'un pas à franchir.

3.- Le loisir récompense du travail (temps disponible pour la consommation)

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, une période de grande prospérité s'ouvre pour l'Amérique. Ce qui caractérise les Etats-Unis d'après-guerre, c'est la puissance industrielle colossalement accrue qui se traduit par l'intérêt accordé à la production et au développement technique. Ce système de "productivité" a obtenu des résultats considérables. Les Etats-Unis dont la population représente un quinzième de celle du monde entier produisent près du quart des produits alimentaires dont dispose l'humanité, utilisent plus de la moitié de l'énergie mondiale, fabriquent la moitié des produits manufacturés, consomment la moitié de la

production mondiale de l'acier, le quart de celle du charbon, les deux tiers de celle du pétrole. Leurs chemins de fer représentent le tiers du réseau mondial. Ils disposent des trois quarts des autos du monde. Le revenu de l'ouvrier américain a passé de 1900 à 1951, de 1351 à 2815 dollars, son pouvoir d'achat a donc doublé, alors que la semaine de travail est généralement de cinq jours. L'augmentation des ressources des travailleurs a accru le goût de posséder un "home" confortable. De 1910 à 1950, le pourcentage d'ouvriers et d'employés propriétaires de leur maison a passé de 20 à 50%. Quatre familles sur cinq possèdent une auto, tandis que la télévision a pénétré la majorité des foyers.¹²

Le rythme de l'urbanisation s'est lui aussi accéléré. En 1960, plus de 75% de la population vivaient dans les villes, contre 56% en 1940. Mais, dans les zones urbaines apparaissent le déclin du centre des grandes villes américaines et le progrès gigantesque des banlieues. Sur 13 millions de logements urbains construits entre 1946 et 1958, plus de 11 millions l'ont été en banlieue.

Finalement, on peut conclure que cette période favorisa le déclin du syndicalisme et des forces ouvrières, la concentration

¹²Ces données sont tirées du manuel d'histoire de Maurice Crouzet, Peuples et Civilisations, Le Monde depuis 1945, Presses Universitaires de France, Paris, 1973

industrielle et l'augmentation considérable des dépenses militaires (9 milliards de dollars en 1939, 100 milliards en 1960). On assiste à un changement dans l'état d'esprit puisque la mentalité réformatrice des années trente s'efface devant l'esprit de puissance et d'efficacité, thèmes chers à l'Amérique depuis longtemps d'ailleurs.

Après la première guerre mondiale fut reconnu le droit au travail. A l'issue de la guerre de 1939-1945, la Déclaration universelle des Droits de l'homme, proclamée par les Nations-Unies, inclut en outre le droit aux loisirs. A cet effet, l'article 24 dispose: "Toute personne a droit au repos et aux loisirs, notamment à une limitation raisonnable de la durée du travail et à des congés payés".

Les accents se sont déplacés. Jadis la moralité était basée sur le travail: le travail ennoblissait les hommes, et l'on désapprouvait l'oisiveté. Dans les années trente, plusieurs sociologues portèrent leur attention sur les conséquences de l'industrialisation, qui en transformant le travail en tâches parcellaires ou si l'on préfère, en "job", rendait nécessaire la valorisation d'un loisir compensateur. C'est donc à partir d'analyses psychologiques et sociales du travail, qu'ils ont défini les fonctions du loisir. Par contre, nous verrons maintenant que dans les années cinquante,

on s'intéressait beaucoup moins au problème du travail. Grâce à l'augmentation prodigieuse de la productivité dans l'après-guerre, la consommation a pris graduellement la priorité sur la production. Aux analyses psychosociologiques, qui portent sur les conséquences de la division poussée du travail, vont succéder des analyses économiques centrées sur l'élévation du niveau de vie et sur l'amélioration du genre de vie. C'est ainsi que pendant cette période de transition, le loisir se transforme: au lieu de temps compensatoire et libéré de la production le loisir est progressivement perçu comme temps de récompense, disponible pour la consommation.

La sociologie du loisir va connaître, pendant cette période, un très grand essor. On assistera à la création de centres de recherches sur le loisir, à la mise sur pied de nombreuses enquêtes sur les styles de loisir et finalement, à la publication de nombreux articles et ouvrages consacrés au problème du loisir dans la société américaine. Meyersohn a d'ailleurs recensé 230 titres d'ouvrages et d'articles consacrés à la question du loisir pendant la période 1945-1965.¹³ C'est la publication du livre de D. Riesman, La foule solitaire qui, de l'avis de la plupart des

¹³Meyersohn, R., "The sociology of leisure in the United States" Journal of leisure research, Vol. 1, 1969, p. 53-68

spécialistes du loisir, amorce un changement complet dans la problématique du loisir dans la sociologie américaine.¹⁴ La thèse de Riesman a été commentée, critiquée et corrigée par les sociologues les plus connus.

Dans cette nouvelle problématique, Riesman pose le problème du loisir non plus en relation avec les activités de travail, mais dans l'analyse des rapports entre l'individu et la société. Autrement dit, le loisir devient déterminant dans la formation de l'homme nouveau que façonne la société de consommation. A l'ère de la production dans laquelle le travail a joué un rôle déterminant dans la formation et dans la signification sociale de l'homme, va succéder l'ère de la consommation dans laquelle c'est le loisir qui donnera désormais le sens de la vie sociale. C'est par la construction de types idéaux que Riesman reflète l'évolution des attitudes envers le travail et le loisir, envers la production et la consommation. Chaque phase d'évolution de la société produit un type d'homme exigé par le fonctionnement de cette société. Ainsi la phase nouvelle, caractérisée par le passage de la société industrielle à la société de consommation, crée un type d'homme nouveau que l'auteur désigne comme "l'extrodéterminé". Cette dernière phase d'évolution comporte également la transformation du

¹⁴Riesman, D., La foule solitaire, Ed. Arthaud, Paris, 1964

loisir, privilège d'une élite, en temps libre, droit accordé aux masses. Riesman dénonce ainsi le pessimisme de Veblen lorsqu'il nie la différence des classes sociales devant le loisir.

"Dans The Breadline and the Movies, Thorstein Veblen a avancé un concept plus élaboré à savoir que les masses américaines modernes payaient la classe dirigeante pour avoir le privilège de ces divertissements mêmes qui contribuaient à maintenir ces masses sous les effets des gaz hilarants. De telles vues donnent à la culture un aspect "tout d'une pièce" qu'elle est loin d'avoir. L'adaptation de groupe et les influences orientatrices qui jouent dans la culture populaire contemporaine ne servent les intérêts d'aucune classe particulière".¹⁵

La foule solitaire donne l'impression que le nouveau loisir évolue indépendamment des conflits de classes. L'auteur pousse beaucoup plus loin les conclusions d'Elton Mayo, lorsqu'il estime que c'est uniquement dans le loisir que l'homme moderne aura des chances de réaliser une adaptation librement consentie à la société de consommation. Riesman croit que pour une quantité d'êtres humains le travail n'est plus la source de réalisation, d'accomplissement et de développement. Dans ces conditions ceux-ci reportent sur

¹⁵Riesman, D., op.cit., p. 215

le loisir la recherche d'un sens à l'existence. Autrement dit, l'homme de la société de consommation qui ne trouve plus dans son travail les sources de son accomplissement, les trouvera dans le loisir.

Malgré le fait que certains spécialistes des sciences humaines tels que De Grazia, Margaret Mead, Wright Mills, etc., ont mis en lumière une série de contradictions et de paradoxes caractérisant les sociétés dites d'abondance et de loisirs de masse, cette nouvelle problématique a influencé la plupart des ouvrages et des études empiriques consacrés à la question du loisir dans la sociologie américaine à cette époque. Il est intéressant de noter également que la thèse de Riesman a eu une grande diffusion en Europe et qu'elle fut reprise et commentée par des auteurs tels que Dumazedier en France et Schelsky en Allemagne. Pour avoir une idée assez juste de sa très grande influence dans la sociologie américaine, il suffit de se référer aux nombreux articles publiés dans la revue The Annals, qui a consacré un numéro spécial à la question du loisir.¹⁶ On peut également se référer aux articles publiés dans un ouvrage collectif, Mass Leisure, édité par Larrabee et Meyersohn.¹⁷

¹⁶"Recreation in the age of automation", The Annals, 1957

¹⁷Larrabee, E., Meyersohn, R., Mass Leisure, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1958

Dans cette deuxième phase théorique de la structure de développement du concept de loisir que nous désignons comme étant la théorie de la compensation et du déséquilibre, on cherche non plus seulement à séparer les différents domaines de l'existence, mais également à les isoler afin que chaque domaine puisse obéir à sa logique propre. Ainsi, dans cette nouvelle problématique, le concept de loisir est défini comme étant une activité qui trouve en elle-même sa justification et sa finalité. Autrement dit, le loisir est vécu en rupture avec le travail. La sociologie du loisir peut alors s'affranchir d'une sociologie du travail qui a tendance à faire du travail l'activité humaine dont toutes les autres découlent. La sociologie du loisir devient ainsi une branche autonome des sciences sociales. Pour bien illustrer cette transition on peut se référer à l'une des nombreuses définitions que Kaplan donne au concept de loisir dans son ouvrage Leisure in America.

Le loisir est l'antithèse du travail en tant que celui-ci répond à une fonction économique; le loisir est une fin en lui-même, détaché des valeurs du travail .¹⁸

Ainsi, dans la théorie de la compensation et du déséquilibre, le travail devient une activité qui sera désormais de plus

¹⁸Kaplan, M., Leisure in America, A Social Inquiry, New York, ed. John Wiley & Sons, 1960

en plus passive, aliénante et pénible. Le travail ne peut donc plus être considéré comme la source de réalisation, d'accomplissement et de développement des individus. Dans ces conditions, ceux-ci reportent sur le loisir la recherche d'un sens à l'existence. Pour justifier cette nouvelle évolution de la société dite de consommation de masse, ces auteurs privilégient le déterminisme de la technique en affirmant que l'augmentation de la productivité implique une révolution technique qui doit soumettre les individus à l'organisation collective du travail qui malheureusement augmente les aliénations de l'homme dans cette activité. Ainsi, quelque soit le contexte politique et économique, l'industrialisation entraîne de graves problèmes d'appauvrissement et d'aliénation de la personnalité. Par contre, il y a de grands avantages. Ces avantages se présentent sous forme de récompenses telles que la diminution de la durée du travail, l'accroissement du temps libre, l'élévation du niveau de vie, l'amélioration du genre de vie, etc. Comme le souligne Charlotte Busch, c'est plus ou moins une acceptation rationnelle du "job" contre les avantages offerts en récompense par cette nouvelle société de consommation.

Il était donc loisible de supposer que les travailleurs auraient établi un bilan des avantages et désavantages de leur situation, qu'ils auraient accepté leur job, récompensé désormais par les possibilités de consommation, de loisirs, d'instruction offertes .¹⁹

¹⁹Busch, M.C., op.cit., p. 98

En présentant le loisir comme un temps libre récompense du travail, la sociologie du loisir va chercher à mettre de côté le déterminisme sociologique pour faire place à des notions empruntées au vocabulaire psychologique. Dans cette perspective le loisir devient ainsi intemporel, c'est-à-dire qu'il n'est plus défini en termes de temps ou d'activité. Ce qui caractérise ce nouveau loisir c'est la relation que l'individu entretient avec l'activité.

Le loisir permet à l'individu de se renouveler, de se connaître, de s'accomplir .²⁰

On peut également se référer aux nombreux travaux de Havigurst qui introduit dans ses définitions du loisir des notions telles qu'autonomie, ajustement personnel, etc.²¹ Finalement on peut donner comme exemple les études d'Anderson qui voit dans le loisir un monde autonome dans lequel les individus pourront exercer leur liberté et leur spontanéité.²²

Dans cette nouvelle problématique on s'intéresse aussi aux mécanismes de fonctionnement du système économique; le loisir est présenté soit comme variable indépendante, soit comme variable

²⁰Kaplan, M., op.cit., p. 32

²¹Havigurst, R., "Leisure and life style", American Journal of Sociology, 64 (4) Janv. 59

²²Anderson, N., Work and Leisure, London, Routledge, 1961

dépendante par rapport au système économique. L'aspect économique de cette problématique constitue le thème principal d'un nombre considérable d'études. On peut citer comme exemple les nombreux travaux de Wilensky qui, notamment, s'est intéressé au problème de l'équilibre entre la production et la consommation, au cercle vicieux des conduites de consommation et des rapports antithétiques entre niveau de vie et genre de vie dans une société encore caractérisée par le phénomène de la rareté.²³

On peut finalement conclure que malgré le fait que dans les années '60, plusieurs auteurs ont opéré un tournant dans leur pensée, dont Riesman lui-même dans Abundance for What?, la théorie de la compensation et du déséquilibre, qui fait apparaître le temps libre comme récompense du travail et comme temps disponible pour la consommation, a été déterminante dans la formation de la sociologie du loisir comme branche autonome des sciences sociales. Le loisir devient donc un monde coupé du travail; un monde qui désire récupérer à son compte les valeurs attribuées au travail dans une civilisation artisanale. Ainsi, la civilisation technicienne valorise le loisir dans la mesure où elle dévalorise le travail.

²³Wilensky, H.L., "The uneven distribution of leisure", Social Problems, IX, été 1961

Wilensky, H.L., "Mass Society and mass culture, Interdependence or independence?" Amer. Sociol. Rev. 29, 1964

Tout se passe comme si la civilisation industrielle confine la nécessité dans le domaine du travail, la liberté dans celui du loisir.

4.- Le loisir, remplacement du travail (société future)

Les deux phases précédentes de la structure de développement du concept de loisir dans la sociologie américaine reposent, comme nous l'avons indiqué auparavant, sur la théorie de la compensation que nous avons subdivisée en deux courants majeurs, soit d'une part la théorie de la compensation et de l'équilibre entre les différentes sphères de l'existence et d'autre part la théorie de la compensation et du déséquilibre entre ces différentes sphères. C'est cette théorie de la compensation qui, à notre avis, explique la constitution de la sociologie du loisir comme branche autonome des sciences sociales. Autrement dit, on peut affirmer qu'il a existé une certaine affinité et une certaine unité entre les nombreuses thèses émises sur le loisir et que celles-ci peuvent être représentées par la théorie de la compensation.

Par contre, dans la dernière phase de développement du concept de loisir dans la sociologie américaine que nous représentons comme étant le loisir remplacement du travail, il est impossible de parler d'une orientation globale qui nous permettrait de

saisir le loisir dans une dimension théorique générale. En effet, nous ne retrouvons pas d'ouvrages fondamentaux quant aux problèmes théoriques de la sociologie du loisir. Ainsi, il est impossible dans cette dernière phase de situer théoriquement où va la sociologie du loisir. Cette carence de pensée théorique est généralement reconnue par les différents chercheurs qui ont tenté de faire un bilan de la sociologie du loisir de nos jours. On peut citer, à titre d'exemple, les nombreux efforts de Meyersohn qui devait finalement conclure qu'aucun ouvrage théorique de qualité n'est sorti aux Etats-Unis depuis plusieurs années.²⁴

Malgré le fait qu'à partir des années '60 le loisir attire de plus en plus l'attention des penseurs et même des gouvernements, on assiste pour ainsi dire à un développement anarchique des réflexions sur le loisir, c'est-à-dire à plusieurs tentatives partielles de définition du concept de loisir. A titre d'exemple de l'intérêt nouveau et accru que l'on porte au loisir, on peut citer la création de la Commission Outdoor Recreation dans laquelle on investit 2 millions et demi de dollars pour des recherches sur les loisirs de plein air, la création par l'Université de la Floride de "l'Institute for Studies of Leisure" qui a pour objectif une tentative de coordination des recherches de plusieurs pays, la mise sur

²⁴Meyersohn, R., op.cit.

piéd d'une revue spécialisée, le Journal of leisure research et, finalement, vers la fin des années '60, la création d'un programme universitaire dont l'objectif est de former des spécialistes en loisir et récréation.

Nous allons maintenant tenter de discerner les principaux facteurs qui sont déterminants dans le mouvement de formation de cette nouvelle démarche confuse de la sociologie du loisir. Comme nous l'avons souligné dans les pages précédentes, on assiste dans les années '60 à un revirement dans la pensée de plusieurs grands spécialistes du loisir. Ce changement peut être attribué à une meilleure connaissance de l'évolution de la société américaine. Par "meilleure connaissance" nous désignons une prise de conscience plus juste de la réalité sociale. Ainsi les recherches se succèdent et bien souvent en arrivent à des constatations contradictoires. On ne peut non plus ignorer l'influence grandissante d'une certaine sociologie critique qui, malgré le peu d'attention qu'elle accorde au phénomène du loisir, va quand même sensibiliser certains penseurs au problème de l'aliénation complète des travailleurs dans la production et dans la consommation. Les spécialistes du loisir vont commencer à douter des bienfaits de la société de consommation. Plusieurs vont même la considérer désormais comme étant une société de gaspillage. Riesman, en plus de réintroduire la notion de clas-

se dans ses analyses du phénomène de loisir, va admettre que les espoirs qu'il avait fondés sur le loisir lui apparaissent maintenant comme illusoires et utopiques.

Les espoirs que j'avais fondés sur le loisir dans La Foule Solitaire résultaient, je suppose, du désespoir que j'avais alors de ne pouvoir conférer au travail dans la société moderne et pour la masse des hommes des significations et des exigences plus élevées. Il y avait là une nécessité qui m'avait pris de court, mais le régime d'abondance auquel nous nous sommes sentis conviés d'abord menace de tourner en indigestion .

J'ai des raisons de penser que des millions d'Américains sont sujets aux mêmes tendances que les autres nouveaux riches dont le passé nous fournit l'exemple. Ils filent en roue libre vers les buts qui ont été fixés pour eux, par ceux qui se sont constitués économiquement et socialement leurs animateurs .²⁵

Il ne faut pas croire que Riesman est le seul à opérer un tel changement dans sa problématique du loisir. Par contre son influence a été déterminante puisqu'il était, à cette époque, directeur du centre de recherche sur le loisir de l'université de Chicago.

Certaines autres recherches empiriques consacrées à l'étude du loisir vont contester la thèse optimiste du loisir compensateur.

²⁵Riesman, D., L'Abondance à quoi bon? Trad. franç. de G. Montfond, Laffont, Paris, 1969, p. 19

Ainsi, plusieurs de ces recherches démontraient que le temps libéré ne se transformait pas nécessairement en temps disponible pour le loisir puisque celui-ci était bien souvent utilisé à des activités passives et consommatrices. Le matériel statistique de ces recherches suggère d'ailleurs que depuis cent ans, il n'y a pas eu de baisse linéaire et régulière du temps de travail et que celui-ci est inégalement réparti tout en variant considérablement d'un secteur du travail à un autre.²⁶

Finalement, les différentes recherches empiriques suggèrent à plusieurs spécialistes du loisir que le travail jouait encore un rôle déterminant dans le développement de l'individu. Malgré le fait que le loisir est vécu en rupture avec le travail, il n'en est pas moins déterminé par lui. Le loisir devient ainsi une fonction dérivée du travail. Riesman ira même jusqu'à proposer de s'en prendre au travail pour le modifier et permettre ainsi à l'homme de vivre humainement aussi bien dans son oeuvre créatrice qu'en marge de cette oeuvre.²⁷

²⁶Les thèses les plus intéressantes à consulter sur ces différents aspects du loisir sont:

- Bishop, D.W., "Status and Role factors in the leisure behavior of different occupations", Sociol., Social, Research, 1970
- De Grazia, op.cit.
- Harry, J., "Work and Leisure; Situational Attitudes", Pacific, Sociol. Rev., 1971

²⁷Riesman, D., op.cit.

Malheureusement, ces nombreuses recherches empiriques, qui ont soulevé de nombreuses contradictions dans l'utilisation du loisir par les différentes couches de la population américaine (urbaine/rurale, classe favorisée/défavorisée, type d'occupation, etc.), n'ont pas conduit à l'élaboration d'une sociologie critique du loisir qui aurait pu permettre une meilleure compréhension du phénomène de loisir en déterminant son véritable rôle dans la structure capitaliste américaine. Afin d'éviter une telle remise en question, la plupart des spécialistes du loisir ont préféré transposer ce phénomène dans le monde fictif d'une société future en formation. Ainsi, c'est dans la société post-industrielle que pourra finalement se développer un loisir non plus compensateur du travail, mais un loisir remplacement du travail. Dans une telle problématique, le loisir compensateur ne ferait que marquer la transition qui existerait entre une société qui fut jadis centrée uniquement sur le travail et une société nouvelle, en formation, qui serait axée sur le loisir.

Il est certain qu'une société post-industrielle offre la possibilité de plus de temps de loisir. Une partie au moins de ce potentiel se concrétisera. Les gens disposeront de plus, peut-être beaucoup plus de temps pour leurs loisirs. Ceci est à la fois une cause et un effet du déclin de l'éthique traditionnelle du travail .²⁸

²⁸Kahn, H., A l'assaut du futur, Laffont, Paris, 1973, p. 282

Pour Kahn, le loisir s'inscrit donc dans un processus de croissance, processus déterminé par le progrès technique qui engendre une diminution générale du temps de travail. Le loisir traduit donc les aspirations nouvelles de l'homme à la recherche d'un nouveau bonheur et d'un nouveau devoir. Cette vision prophétique va permettre à la plupart des spécialistes du loisir d'orienter cette nouvelle problématique, non pas au niveau de la dynamique sociale, mais au niveau de l'individu.

Le loisir lui-même n'est pas un objectif pour la société; c'est plutôt un objectif pour les choix de l'individu sur ce qu'il peut faire de sa vie et un indicateur d'un objectif individualiste donné à la vie. Avec l'accroissement du temps de loisir, les sociétés devraient refléter de plus en plus cette approche individualiste .²⁹

Dans cette nouvelle démarche, le loisir est étudié en tant que support de valeurs et générateur de nouvelles valeurs. Le loisir devient alors le terrain privilégié des conflits de valeurs; conflits entre les valeurs du travail, de l'effort, de la discipline personnelle et les valeurs de plaisirs et de jouissance que porte en lui le loisir. C'est plus ou moins un conflit entre les valeurs de l'individualisme que renforce l'augmentation du temps libre et les valeurs de l'engagement social. Ces nouveaux spécialistes du loisir vont donc privilégier ce qu'ils ap-

²⁹Kahn, H., op.cit. p. 284

pellent le plan culturel, qu'ils distinguent du plan économique et social. L'analyse du loisir se trouve alors englobée dans le cadre d'une analyse de la dynamique socioculturelle. Il devient alors évident que l'indépendance relative du loisir ou du plan culturel par rapport aux déterminants économiques et sociaux affirme la complète autonomie de la détermination individuelle dans la sphère du loisir. Cette détermination individuelle permet également de refuter ou d'éviter les nombreuses critiques adressées à la théorie de la compensation en prétextant que si le loisir n'a pas réussi à s'imposer comme une force créatrice et dominante pour la masse de la population, c'est dû en bonne partie à une mauvaise adaptation de l'individu aux nouvelles valeurs de la société post-industrielle. Ces auteurs insistent donc généralement sur l'importance primordiale de bien préparer les individus à ce nouveau mode d'existence. Pour ce faire, il faut nécessairement que le loisir assume temporairement une fonction éducative afin de permettre aux individus de s'adapter plus facilement aux changements de la civilisation technicienne.

Il est intéressant de noter que Riesman avait en quelque sorte pressenti un tel tournant dans la démarche de la conception du loisir lorsqu'à la suite de ses analyses critiques de la société de consommation axée sur le loisir, il avait placé tous ses espoirs

dans l'éducation et dans l'instruction pour combattre cette situation alarmante.

La société technique secrète donc de nouveaux besoins d'éducation. C'est dans le cadre d'une problématique de l'éducation populaire que le problème du loisir semble être posé. Ce choc de l'avenir dont parle les futurologues Kahn et Wiener, dans leur livre L'An 2,000, semble se présenter non pas comme un droit au développement culturel mais plutôt comme une obligation.³⁰

On peut finalement conclure que le loisir apparaît dans la nouvelle société post-industrielle comme l'expression de la liberté individuelle. Le loisir est l'expression d'un choix individuel ayant l'individu comme fin. Cette nouvelle vision du loisir, en plus de se situer dans un avenir incertain et même utopique pour plusieurs, tend à passer sous silence le déterminisme sociologique pour faire place à des explications subjectivistes. La sociologie du loisir s'efface devant la psychologie qui pose l'individu comme norme absolue. Dans une telle démarche, le loisir est traité en tant que valeur, signe d'intérêts culturels, de besoins, d'aspirations ou de désirs, c'est-à-dire appréhendé dans ses aspects subjectifs. On refuse pour des raisons théoriques ou autres

³⁰Kahn, H., Wiener, A., L'An 2,000, Laffont, Paris, 1968

de soumettre l'individu au déterminisme économique. C'est plus ou moins comme si la masse de la population active allait échapper à la nécessité du système de production afin d'atteindre la terre promise dans laquelle elle pourra désormais jouir du règne de la liberté. Le loisir va devenir le lieu d'expression privilégié d'un homme nouveau, un "nouvel Homo Ludens".

5.- Conclusion

Dans cette conclusion du deuxième chapitre consacré à la formation et au développement de la sociologie du loisir aux Etats-Unis, notre objectif premier n'est pas de nous interroger sur la validité scientifique d'une telle démarche, mais de faire ressortir les principales caractéristiques sur lesquelles repose une telle entreprise. C'est dans le chapitre suivant que sera abordée l'analyse critique du concept de loisir dans la sociologie américaine. Ainsi, dans ce chapitre, nous avons voulu surtout faire ressortir certains aspects qui, selon nous, sont déterminants non pas seulement dans la formation de la sociologie du loisir mais également pour la compréhension d'une telle démarche. C'est à partir de ces aspects déterminants que s'ébauchera d'ailleurs toute l'analyse critique. Ces caractéristiques importantes que nous avons tenté de mettre de l'avant dans cette partie du travail sont :

- que le premier mouvement de la sociologie du loisir a été de s'affranchir de la sociologie du travail afin d'affirmer l'indépendance de son domaine et la spécificité de son objet. En s'imposant comme branche autonome des sciences sociales, la sociologie du loisir est amenée à définir le concept de loisir comme étant une activité qui trouve en elle-même sa justification et sa finalité;

- qu'il est important de bien faire ressortir la liaison étroite qui existe entre la formation et le développement de la sociologie et la réalité sociale. La signification du loisir découle d'une lecture objective de la réalité sociologique ou des liens étroits qu'elle entretient avec les appareils politiques et idéologiques. Il est bien évident que la réalité sociale n'impose sa problématique à la sociologie du loisir, qu'à travers les cadres de références à priori, plus ou moins ouverts, plus ou moins clos des chercheurs;

- que l'hypothèse centrale et généralement admise, est qu'à partir d'un certain stade de développement des moyens de production on peut obtenir plus en travaillant moins. Le loisir est donc une fonction de la productivité puisque la libération du temps de travail découle simplement d'une croissance linéaire des

forces productives évoluant indépendamment des rapports de production et des rapports sociaux, c'est-à-dire en fonction du progrès technique et de l'automatisation du travail. Dans cette hypothèse, les sociétés industrielles tendraient vers une diminution générale du temps de travail. La productivité est une mesure du progrès technique;

- que la seule théorie qui a été élaborée dans le cadre de la sociologie du loisir est, à notre avis, la théorie de la compensation. Si on a généralement tendance à justifier l'existence des différents domaines de la sociologie par leur apport théorique à la compréhension d'un secteur spécifique de l'existence, la constitution de la sociologie du loisir, comme branche autonome, dépendrait alors de la validité de la théorie de la compensation. On est donc justifié de s'interroger sur la validité scientifique d'une telle théorie;

- que la sociologie du loisir rend compte, à notre avis, de plusieurs perspectives. La sociologie du loisir peut alors s'approprier des données recueillies dans le cadre des autres disciplines (psychologie, sociologie urbaine/rurale, géographie, etc.). Ces données peuvent-elles être reliées dans le cadre d'une théorie vérifiable?

- que plus la sociologie du loisir se développe comme domaine spécifique d'analyse, plus on a tendance à mettre de côté le déterminisme sociologique pour faire place à des types d'explication subjectivistes. La sociologie du loisir s'efface-t-elle devant la psychologie?

- qu'on peut conclure finalement que les sociologues du loisir ne se sont pas limités à une analyse psychosociologique: ils ont procédé également au développement de philosophies du loisir en exposant ce que, à leur avis, les loisirs auraient pu ou dû être.

CHAPITRE III

LA SOCIOLOGIE DU LOISIR, MYTHE OU REALITE?

Dans les chapitres précédents, nous avons insisté sur le fait que la sociologie du loisir est devenue l'une des branches les plus actives de la sociologie. En effet, cette nouvelle discipline n'a pas cessé de se développer tout en s'affirmant comme domaine spécifique des sciences sociales. Les nombreuses équipes de chercheurs qui travaillent, dans la plupart des pays dans le cadre de recherches permanentes, les nombreuses options et spécialisations qu'offre la plupart des universités, et l'élaboration bibliographique sur le loisir, sont des exemples saisissants qui témoignent de ce prodigieux développement de la sociologie du loisir. Finalement, on pourrait mentionner également, l'intérêt grandissant que les mass média et les gouvernements portent à la question du loisir, à son orientation et à son utilisation.

Par contre, malgré ce développement rapide de la sociologie du loisir, il n'y a pas de domaine plus contesté et plus controversé que celui du loisir ou du temps libre. C'est ainsi que la sociologie du loisir est caractérisée par des prises de position qui

sont bien souvent contradictoires. Les nombreuses significations et interprétations du loisir relèvent souvent de la morale, de la philosophie, de la psychologie, de la culture, etc. Pendant qu'un certain nombre de chercheurs voient dans le loisir et son développement l'espoir d'une nouvelle société dans laquelle c'est le loisir qui donnera un sens à l'existence, d'autres prétendent au contraire que cette nouvelle réalité semble se dissiper dans une perspective d'un futur incertain lorsqu'il s'agit de la cerner. Aux thèses optimistes qui voient déjà l'émergence d'une civilisation des loisirs, s'opposent des thèses critiques qui considèrent que l'idée d'une ère nouvelle consacrant l'essentiel de son développement et de son temps au loisir, appartient à la sociologie fictive.

L'objectif de ce chapitre est donc en quelque sorte de faire le point sur le développement de cette nouvelle sociologie du loisir qui se présente comme domaine spécifique des sciences sociales. Il faut analyser en profondeur les profils de conceptualisation de la sociologie du loisir. Pour ainsi dire, nous cherchons à répondre à des questions telles que: La sociologie du loisir existe-t-elle? Quel est son champ d'étude spécifique? Autrement dit la sociologie du loisir repose-t-elle sur un système conceptuel qui permet le développement d'un système de propositions explicatives ou de cadres théoriques propres à cette sociologie?

1.- L'embarras des définitions

Dès les définitions apparaissent les ambiguïtés. En effet, la première observation qui nous vient à l'esprit après les nombreuses lectures effectuées en sociologie du loisir en est une de méfiance vis-à-vis des nombreuses définitions philosophiques et générales du loisir. La question de la définition du loisir hante la sociologie puisque malgré de nombreuses tentatives de clarification conceptuelle, la notion de loisir reste confuse et même parfois contradictoire. Plusieurs de ces définitions ont également tendance à être détachées de l'histoire, de la sociologie et de l'ethnographie, sans référence à la variété des formes concrètes selon les sociétés, les cultures et les civilisations, sans considération suffisante de la manière dont le loisir et le travail sont vécus et ressentis par ceux qui les subissent. Il ne suffit pas d'affirmer, comme le font aujourd'hui la plupart des sociologues occidentaux, que le loisir est une réalité nouvelle surgie dans le contexte des sociétés industrielles mais encore faut-il, si on désire garder un minimum de crédibilité, être capable de cerner cette réalité et de la définir sous un concept commun.

Leisure is time in which our feelings of compulsion should be minimal. It is discretionary time, the time to be used according to our own judgment or choice .¹

¹Brightbill, C.K., The Challenge of Leisure, New York, Prentice-Hall, 1963, p. 4

Leisure is the time we are free from the more obvious and formal duties which a paid job or other obligatory occupation imposes upon us .²

Leisure is a mental and spiritual attitude: it is an attitude of mind, a condition of the soul, and as such utterly contrary to the ideal of work .³

Le temps libre apparaît dans la société industrielle comme la seule expression importante de la liberté individuelle. Le temps libre, c'est le loisir qui signifiera de moins en moins inertie, passivité, détente physique et de plus en plus hibernation des contraintes, émancipation .⁴

Au meilleur sens du terme, le loisir c'est ce qui permet à l'individu de se renouveler, de se connaître, de s'accomplir .⁵

Ces quelques exemples suffisent à décrire la confusion qui règne dans la signification du terme "loisir". La définition du loisir n'est pas homogène lorsqu'on passe d'un auteur à l'autre. Le temps libre c'est le loisir ou le loisir c'est le temps libre,

²Lundberg, G.A., Leisure-A Suburban Study, New York, Columbia University Press, 1934, p. 2

³Pieper, J., Leisure the Basis of Culture, London, Faber 1952, p. 24

⁴Moles, A., "Problématique du loisir", Soc. Leisure, Tcheosl. (1970) p. 37

⁵Kaplan, M., op.cit., p. 9

lit-on sous la plume de nombreux auteurs. S. de Grazia a d'ailleurs soulevé ce problème de la signification du concept "loisir". C'est ainsi qu'à la suite d'un examen minutieux de la littérature sociologique, l'auteur distingua trois notions: le temps libre, les loisirs et le loisir. Le temps libre désignerait le temps dont l'individu peut disposer personnellement, le loisir représenterait un état d'âme, un rapport individuel ou philosophique avec le temps et la liberté, tandis que les loisirs seraient des activités choisies librement qui remplissent le temps libre.⁶

Selon M.C. Busch, cette polysémie du concept "loisir", dans le langage sociologique, comme dans la langue courante, serait attribuable au fait qu'aucun chercheur ne s'est avéré capable de le définir par des critères objectifs.

Bien qu'à des fins heuristiques les sociologues aient essayé de définir le temps libre et les activités de loisirs par des critères objectifs, les trois notions (temps libre, les loisirs et le loisir) sont essentiellement d'ordre subjectif. Ce qui pour les uns est du travail, est pour les autres du loisir.⁷

Autrement dit, la situation de confusion qui règne actuellement autour du concept "loisir" serait attribuable à la difficul-

⁶de Grazia, S., op.cit.

⁷Busch, M.C., op.cit. p. 6

té qu'éprouvent les chercheurs à établir avec précision où commencent et où finissent les activités de travail et de loisir. Plusieurs auteurs ont d'ailleurs fait ressortir cette situation confuse en insistant sur le fait que le loisir n'a pas la même signification et la même importance pour tous; le sexe, l'âge, le degré d'instruction, l'état civil et la situation familiale seraient ainsi des facteurs de différenciation quant à la valeur et à l'utilisation du loisir.

La même activité peut être jugée une peine ou un plaisir. Nombreux sont donc les facteurs qui de l'extérieur conditionnent le loisir, exposant limites et orientations à son emploi. Il est intéressant de souligner, qu'afin de contourner un tel obstacle, le grand spécialiste Joffre Dumazedier ajoute à la confusion déjà existante, en introduisant le concept de "semi-loisir" qu'il définit comme étant une activité mi-désintéressée et mi-utilitaire selon des proportions variables. Les deux parties s'imbriquent. L'une appartient aux obligations et l'autre aux loisirs.⁸

D'autres auteurs tels que Kando, Giddens, Parker, etc., en arrivent même à la conclusion que ce sont des contre-concepts qui

⁸Dumazedier, J., Vers une civilisation du loisir? Ed. du Seuil, Paris, 1962

définissent les limites du loisir ou du temps libre: le travail et les activités associées au travail, les obligations et responsabilités extra-professionnelles (sociales, familiales, civiques), les besoins physiologiques, le désir de consommation, l'intériorisation des attentes de rôle par l'acteur social, etc. On est donc loin de la vision utopique de certains auteurs qui voyaient dans le loisir l'émergence d'un monde nouveau complètement autonome qui offrait tous les éléments nécessaires à sa définition.

A la suite d'une analyse critique des différentes théories du loisir, M.F. Lanfant devait conclure qu'on ne peut pas espérer obtenir une certaine homogénéité dans la définition du concept "loisir" puisque celui-ci désigne des ordres de faits différents dans le langage sociologique comme dans la langue courante.

Le loisir n'est pas une donnée d'évidence qui s'imposerait à l'attention du chercheur. La réalité du loisir passe par l'idée qu'on s'en fait et l'idée que s'en font les sociologues malgré les tentatives répétées de clarification conceptuelle reste confuse et contradictoire. Le loisir désigne dans le langage sociologique des ordres de faits différents, un temps, une activité, un cadre temporel, une conduite, une attitude, une valeur, une fonction, qui ne lie aucune articulation conceptuelle cohérente et c'est précisément dans les fissures de l'appareil conceptuel que se glisse l'idéologie.⁹

⁹Lanfant, M.F., "Une théorie du loisir est-elle possible?" L'envers de la question, Soc. Leisure, Tchécosl. 1970, p. 26

Ainsi malgré le fait qu'on reconnaît généralement aujourd'hui deux voies principales de recherches c'est-à-dire une sociologie du temps libre qui s'est développée sur une base marxiste et une sociologie du loisir dont nous avons tracé le profil historique dans les chapitres précédents, la réalité du loisir reste bien souvent confuse et même parfois contradictoire.

Nous croyons que cette confusion peut être attribuée au fait, comme l'a si bien indiqué M.F. Lanfant, que dans le langage sociologique on n'a pas réussi à établir une nette distinction entre une élaboration conceptuelle du loisir, que le chercheur construit à des fins opératoires c'est-à-dire dans le but de guider une observation objective des faits, et une élaboration idéologique qui est une représentation subjective du loisir qui vise l'univers des valeurs sociales.

Il existe une distinction fondamentale entre un concept idéologique qui englobe des représentations vécues et générales et un concept opératoire et scientifique qui cherche plutôt à nous offrir une représentation empirique de la réalité. Ces différentes représentations du loisir ne sont pas superposables car elles n'ont pas, comme l'indique si bien M.F. Lanfant, le même coefficient de réalité. Dans ces conditions, la sociologie du loisir (ou du temps

libre) est-elle capable de rassembler l'ensemble de ses résultats dans le cadre d'une théorie vérifiable?

Par contre, il est faux de prétendre, comme le font aujourd'hui la plupart des spécialistes du loisir, que cette question est purement méthodologique, c'est prendre l'effet pour la cause. En effet, nous croyons qu'il faut absolument prendre en considération comment s'est constituée la sociologie du loisir si on désire saisir les difficultés que l'on rencontre au plan conceptuel. Autrement dit, c'est au niveau épistémologique qu'on pourra déceler ou expliquer pourquoi la sociologie du loisir ne permet pas l'élaboration d'un système conceptuel, limitant ainsi ses études à un niveau descriptif plutôt qu'explicatif.

2.- La sociologie du loisir existe-t-elle?

Dans le chapitre que nous avons consacré à la formation et au développement de la sociologie du loisir, nous avons attiré l'attention sur le fait que la sociologie du loisir s'est appropriée, dès ses débuts, des données recueillies dans le cadre des autres disciplines (psychologie, économie, histoire, etc.) ou à partir de problématiques particulières (sur la culture, l'urbanisation, la famille, etc.). Il paraît donc légitime, dans un pre-

mier temps, de s'interroger sur la possibilité de reconstituer le loisir à travers ces données disparates, avant de songer à les intégrer toutes dans une théorie vérifiable. La première condition se présentant donc comme étant nécessaire à la réalisation de la seconde.

Ainsi, lorsqu'on s'intéresse au domaine de la sociologie du loisir, on est généralement surpris de découvrir le nombre considérable d'articles, de livres et même de revues, que les spécialistes regroupent dans les différentes bibliographies dans le but, bien évident semble-t-il, de donner un statut à la sociologie du loisir et de nous donner l'impression qu'elle constitue un champ bien délimité. Cette élaboration bibliographique laisse ainsi l'impression que les spécialistes ont réussi à faire du loisir un phénomène que l'on peut circonscrire. Pourtant lorsqu'on dépasse cet aspect quantitatif pour examiner de plus près plusieurs de ces données, on découvre qu'en général elles touchent à presque tous les domaines de l'existence qui bien souvent constituent le champ d'étude de certaines autres disciplines et même parfois de sociologies spécialisées.

Dans la première partie de son livre consacré à la sociologie du temps libre (ou du loisir), M.C. Busch insiste sur cette

dépendance en démontrant clairement comment cette nouvelle sociologie apparaît dépendante, en ce qui concerne les hypothèses et les cadres théoriques employés, de la sociologie générale (certaines thèses de la théorie fonctionnaliste), de sociologies spécialisées (sociologie du travail, de la famille, de la stratification rurale et urbaine, etc.) et d'autres sciences sociales (l'économie, la psychologie, l'ethnologie, etc.). L'auteur en arrive même à la conclusion que la sociologie du temps libre (ou du loisir) se transforme en philosophie sociale ou en philosophie de l'action, ou encore en philosophie du loisir, comportant alors la construction de types idéaux de loisirs ou des présomptions normatives chères aux idéologues.¹⁰

Le caractère hétérogène des données que l'on regroupe dans le cadre d'une sociologie du temps libre ou du loisir paraît donc évident: hétérogène par le niveau de la réalité sociale auquel elles se situent et par les perspectives d'analyse, les cadres théoriques, les méthodes et les techniques de recherches qu'exigerait leur étude. On peut difficilement nier le fait que la conceptualisation du loisir se trouve distribuée dans un champ de conceptualisation concurrente où se disputent la sociologie urbaine, la sociologie des organisations, la sociologie culturelle,

¹⁰Busch, M.C., op.cit.

etc. On ne peut non plus ignorer la diversité des instruments d'analyse requis lorsqu'on passe d'une analyse de contenu à celle du fonctionnement de la société, de l'analyse des systèmes de valeurs à l'étude ethnologique des milieux sociaux et aux enquêtes quantitatives. A cette hétérogénéité de phénomènes sociaux couverts par les notions de temps libre ou de loisir s'ajoute encore le fait que ceux-ci paraissent mal articulés les uns avec les autres. Attirant l'attention sur cette situation confuse, M.F. Lanfant devait conclure:

Le champ de la sociologie du loisir est composé d'un ensemble de données disséminées, élaborées à partir de problématiques partielles, propres à des spécialités qui toutes revendiquent une relative autonomie. Le regroupement de ces données dans le cadre des bibliographies n'obéit à aucun principe de cohérence interne à l'objet .¹¹

Pourquoi alors les spécialistes du loisir cherchent-ils à rassembler toutes ces données dans un champ commun? C'est là, selon nous, que réside tout le noeud du problème. En effet, nous avons insisté auparavant sur l'importance de prendre en considération la genèse de la sociologie du loisir, si on désirait saisir les difficultés que l'on rencontre sur le plan conceptuel. Ainsi, si tous les chercheurs insistent pour rassembler ces données dans

¹¹Lanfant, M.F., op.cit. p. 22

un seul champ commun, c'est qu'ils visent un objectif commun: celui de faire du loisir une réalité "sui generis" distincte du travail. Autrement dit, le premier mouvement de la sociologie du loisir a été de s'affranchir de la sociologie du travail afin d'affirmer l'indépendance de son domaine et la spécificité de son objet. En s'imposant comme branche autonome des sciences sociales, la sociologie du loisir est amenée à définir le concept de loisir comme étant une activité qui trouve en elle-même sa justification et sa finalité. Nous allons maintenant tenter de démontrer que derrière ce projet de constitution d'une sociologie du loisir se manifeste un système de représentation qui relève d'une construction plus idéologique que scientifique. Autrement dit, les propositions érigées en hypothèses de travail et qui ont force de théorie pour la sociologie du loisir, reposent sur une vision fautive de la réalité qu'elle a pour tâche d'expliquer. Ainsi malgré de nombreuses prétentions la sociologie du loisir reste liée à l'idéologie. Naturellement il en découle une série de conséquences sur le plan conceptuel.

3.- La sociologie du loisir, un projet idéologique

A ses débuts, le loisir est étudié comme un phénomène corrélatif du travail (théorie de la compensation et de l'équilibre).

C'est à partir d'analyses sociales et psychologiques du travail que les premiers chercheurs ont défini les fonctions du loisir. Le loisir est alors conçu soit comme une activité de compensation (Mayo), de consommation (Veblen), de récupération (Prudenski), d'intégration sociale en relation avec le statut professionnel (Lynd, Lundberg), etc. L'analyse du loisir, qu'elle se situe à l'échelle individuelle ou sociale, demeure un phénomène qui est profondément lié à l'analyse économique du travail. Dans cette perspective on n'affirme pas l'autonomie du loisir: celui-ci reste une partie de l'analyse du travail ou du cadre de vie.

Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que le loisir va chercher à se constituer comme branche autonome des sciences sociales. Pendant cette période, le loisir se transforme: de temps compensatoire et libéré de la production il devient progressivement un temps de récompense, disponible pour la consommation. Dans cette nouvelle problématique, on pose le problème du loisir non plus en relation avec les activités de travail, mais dans l'analyse des rapports entre l'individu et la société. Autrement dit, cette nouvelle problématique place dans le sujet individuel ou social le principe de la détermination du loisir. Le loisir est donc vécu en rupture avec le travail, en ce sens qu'on refuse de soumettre pour des raisons théoriques, politiques ou au-

tres, l'individu au déterminisme économique. La sociologie du loisir peut alors s'affranchir d'une sociologie du travail qui a tendance à faire du travail l'activité humaine dont toutes les autres découlent. A une problématique centrée jadis sur une détermination économique, on oppose une problématique centrée sur une détermination individuelle. Ce refus de situer l'individu à l'intérieur des rapports de production conduit sur le plan théorique à voir dans le loisir, non pas une réalité déterminée, mais une réalité autonome, un fait de civilisation ou de culture propre à la société moderne. C'est ainsi que la plupart des auteurs vont considérer le loisir comme un besoin nouveau de l'homme moderne.

Le loisir serait ainsi une sorte de produit quaternaire de la civilisation industrielle au profit de l'individu lorsque les besoins fondamentaux de l'économie de la collectivité et de l'espèce sont satisfaits .¹²

Nous croyons que derrière ce projet de constitution d'une sociologie du loisir, il y a un postulat antérieur qui insiste sur le besoin de transposer au niveau de la civilisation des loisirs, la nécessité d'une société fondée sur les droits de l'individu. En effet, au temps du capitalisme de la libre concurrence, l'apparence

¹²Dumazedier, J., Guinchat, C., La sociologie du loisir, Ed. Mouton, Paris, 1969

idéologique de la société était l'individualisme, l'individu agissant pour et par lui-même.¹³ A cette époque, on présente le travail comme étant l'activité individuelle qui trouve en elle-même sa justification et sa finalité. La course au profit capitaliste sur la base de l'appropriation privée engendre la guerre de tous contre tous, la lutte pour l'existence. L'individu isolé doit se battre pour exister, se placer, assurer sa carrière, bref il doit s'imposer au détriment des autres et contre les autres. L'idéologie du "self-made-man" n'est qu'une transposition mystifiée de cet état de fait. Naturellement on pourrait toujours prétendre que cette apparence n'était pas entièrement une mystification c'est-à-dire qu'il y avait quelque chose de réel. Il ne s'agit pas ici de déterminer si oui ou non le capitalisme de libre concurrence demandait plus d'initiative ou d'énergie individuelle, mais de faire ressortir le fait que l'individualisme n'était que l'apparence et l'illusion derrière laquelle se cachait la réalité du capitalisme lui-même.

Par contre, avec le développement du mode de production capitaliste, il devenait difficile de nier la réalité sociologique

¹³Par apparence idéologique nous désignons les représentations que les individus se font de leurs conditions d'existence. L'idéologie concerne le monde dans lequel vivent les hommes, leurs rapports à la nature, à la société, aux autres hommes, à leur propre activité. Naturellement nous nous référons au modèle marxiste dans lequel l'idéologie et ses fonctions sociales sont définies exclusivement dans la perspective de la classe dominante.

du travail c'est-à-dire la soumission totale des individus à l'organisation collective du travail. Dans le cadre d'une économie de profit, le souci de la productivité du travail est un souci intéressé: il s'agit de fabriquer de la plus-value. Cette augmentation de la plus-value consiste, comme le dit Marx, "à prolonger la journée de travail au-delà du temps nécessaire à l'ouvrier pour fournir l'équivalent de son entretien, et allouer ce surtravail au capital".¹⁴ Cette augmentation de la plus-value absolue ne peut se poursuivre de façon illimitée puisque les capitalistes se heurtent à certaines limites qui sont tantôt humaines (la capacité de résistance physique des travailleurs), tantôt sociales (la résistance ouvrière, la réglementation de la journée de travail, etc.). D'où l'importance de l'organisation du travail sur un mode scientifique (taylorisme) afin d'augmenter le rendement de la force productive.

La plus-value absolue forme la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de la plus-value relative. Là la journée est déjà divisée en deux parties, travail nécessaire et surtravail. Afin de prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes qui font produire l'équivalent du salaire en moins de temps. La production de la plus-value absolue n'affecte

¹⁴Marx, K., Le Capital, Livre I, Traduction de J. Roy, Chronologie et avertissement par Louis Althusser, Garnier-Flammarion, Paris, 1969, p. 366

que la durée du travail, la production de la plus-value relative en transforme entièrement les procédés techniques et les combinaisons sociales. Elle se développe donc avec le mode de production capitaliste proprement dit .¹⁵

Produire plus et plus vite. Cette augmentation de la production se réalise par la technicisation croissante de la production c'est-à-dire de nouvelles méthodes de travail, de nouvelles machines, une division plus poussée du travail, etc. Evidemment, entre les mains du capital, cette socialisation du travail ou transformation du travail isolé en travail social, n'en augmente les forces productives que pour l'exploiter avec plus de profit.¹⁶

Dans une telle perspective le travail ne peut plus être considéré comme source de réalisation et de développement individuel. Ainsi, pour faire accepter cette transformation du travail en tâches parcellaires, en jobs, on reporte sur la sphère de la consommation la recherche d'un sens à l'existence. Autrement dit, l'idéologie exerce progressivement une fonction de transfert en

¹⁵Marx, K., op.cit. p. 366

¹⁶Dans la dernière partie de ce chapitre, nous verrons que cette généralisation de la phase d'extraction de la plus-value relative n'a pas seulement un effet sur la chute des prix des produits de consommation courante, mais également un rapport direct avec le problème de la diminution (relative) de la journée de travail.

proposant la sphère de la consommation comme solution de rechange dans laquelle l'homme pourra désormais exercer son individualisme. Dans une société industrielle complexe, il faut payer la prospérité matérielle au prix d'une transformation dans l'organisation du travail.

On comprend maintenant pourquoi il fallait, dans un premier temps, séparer les différents domaines de l'existence (travail/loisir) pour ensuite proposer l'indépendance absolue de chaque domaine. Le loisir devenait ainsi non plus une activité liée au développement des rapports de production, mais une activité qui se présentait comme un choix ou un besoin nouveau que permet la société de consommation. A l'ère de la production dans laquelle le travail a joué un rôle déterminant dans la formation et dans la signification sociale de l'homme va succéder l'ère de la consommation dans laquelle c'est le loisir qui donnera désormais le sens à la vie sociale. La sphère de la consommation est placée sous le signe du choix et de la liberté et semble s'opposer toute entière au processus de travail comme principe de plaisir au principe de réalité.¹⁷

¹⁷Dans le dernier chapitre de cette thèse, nous verrons que cette apparence, que se donne le capitalisme des monopoles, dissimule la réalité de cette production capitaliste et le fait que les producteurs fabriquent les consommateurs eux-mêmes, ne serait-ce que par la publicité ou par des études de marché de telle sorte que le consommateur en question est l'homme le plus aliéné qu'il y ait jamais eu alors qu'il se croit un individu libre, un individu proche de son aboutissement et de son accomplissement.

La sociologie du loisir, dont l'expression la plus systématique est la fameuse "civilisation des loisirs", se présente alors, comme toutes autres idéologies, comme une réponse mystifiée aux problèmes sociaux. Le premier effet de la signification mythique du loisir est de masquer le support qui a permis son articulation afin d'éviter une remise en question du fonctionnement et du cadre d'une société industrielle déchirée. Nous serions alors dans une civilisation des loisirs et l'industrie moderne, la société industrielle tendraient vers cette société de consommation, quelle que soit par ailleurs la structure des rapports de production: plus exactement, la structure des rapports de production perd toute espèce d'importance devant le fait qu'une civilisation des loisirs se généralise. Nous croyons que cette civilisation des loisirs, qui passe sous silence les rapports de production, est le mythe actuel qui correspond à ce qu'était l'individualisme au temps de la libre concurrence.

4.- Une sociologie empirique et descriptive

Au moment où un ordre nouveau de phénomènes devient objet de science, ils se trouvent déjà représentés dans l'esprit, non seulement par des images sensibles, mais par des sortes de concepts grossièrement formés... C'est que, en effet, la réflexion est antérieure à la science... L'homme ne peut pas vivre au milieu des choses sans s'en

faire des idées d'après lesquelles il règle sa conduite. Seulement, parce que ces notions sont plus près de nous et plus à notre portée que les réalités auxquelles elles correspondent, nous tendons naturellement à les substituer à ces dernières et à en faire la matière même de nos spéculations. Au lieu d'observer les choses, de les décrire, de les comparer, nous nous contentons alors de prendre conscience de nos idées, de les analyser, de les combiner. Au lieu d'une science des réalités, nous ne faisons plus qu'une analyse idéologique. Sans doute, cette analyse n'exclut pas nécessairement toute observation. On peut faire appel aux faits pour confirmer ces notions ou les conclusions qu'on en tire. Mais les faits n'interviennent alors que secondairement, à titre d'exemples ou de preuves confirmatoires; ils ne sont pas l'objet de la science. Celle-ci va des idées aux choses, non des choses aux idées. Il est clair que cette méthode ne saurait donner des résultats objectifs. Ces notions, en effet, ou concepts, de quelque nom qu'on veuille les appeler, ne sont pas les substituts légitimes des choses. Produits de l'expérience vulgaire, ils ont, avant tout, pour objet de mettre nos actions en harmonie avec le monde qui nous entoure; ils sont formés par la pratique et pour elle. Or une représentation peut être en état de jouer utilement ce rôle tout en étant théoriquement fausse.¹⁸

Cette longue citation de Durkheim va nous aider à mieux saisir pourquoi la sociologie du loisir est restée liée aux idéo-

¹⁸Durkheim, E., Règles de la méthode sociologique, Presses Universitaires de France, Paris, 1968, p. 15/16

logies.¹⁹ En effet, nous croyons que si la sociologie du loisir se présente aujourd'hui comme une "analyse idéologique" plutôt que comme une "science des réalités", cela peut être attribuable à la carence de la pensée théorique générale qui permet la construction d'un système conceptuel ou d'un système de propositions explicatives permettant d'interpréter les phénomènes réels liés aux transformations sociales. Comme nous l'indique si bien Durkheim, il faut absolument faire une distinction entre un concept de représentation qui serait le produit de l'expérience vécue et particulière et un concept opératoire et scientifique élaboré pour penser, donc étudier, la réalité sociale.

Dans le chapitre précédent, nous avons insisté sur l'absence, dans la littérature sociologique, d'ouvrages fondamentaux quant aux problèmes théoriques liés aux transformations sociales qui affectent la vie hors travail. Nous avons également insisté sur le fait que le développement de la sociologie du loisir était intimement lié à l'apparition de la sociologie empirique avec les premiers sondages d'opinions. C'est par le biais d'enquêtes empiriques que la plupart des sociologues du loisir abordent la réalité

¹⁹Dans le contexte de notre travail, une mise au point paraît nécessaire quant à l'utilisation de cette citation de Durkheim. En effet, il est important de souligner que nous ne souscrivons pas nécessairement au contexte méthodologique auquel elle appartient.

sociale. Ce qui caractérise, à notre avis, cette sociologie du loisir, c'est son caractère purement empirique. Les enquêtes effectuées et les réponses données à des questions telles que "qui fait quoi, avec qui, combien de fois, quand et pourquoi?" sont restées au niveau du représenté, c'est-à-dire de l'idée que certains s'en font, ou de ce que Durkheim désigne comme "les produits de l'expérience vulgaire".

Lorsqu'on fait une enquête d'opinions, on recueille généralement une très grande diversité de points de vue, même s'il s'agit d'opinions soumises à une standardisation. Les réponses sont rangées sous des catégories plus générales, soit en fonction d'une grille de référence à priori (catégories à priori définies), soit en fonction d'une analyse de contenu des réponses (catégories définies à posteriori). Dans tous les cas, ce qu'on obtient en fin d'opération, c'est l'image qu'on se fait du phénomène (celle du chercheur ou celle des gens), ce n'est pas le phénomène lui-même. Notons également, pour lever toute hésitation sur ce problème, que même dans le cas d'une catégorisation à posteriori, le questionnaire d'enquête est déjà en lui-même une façon de structurer à priori les réponses.²⁰

Cette citation de M.F. Lanfant traduit très bien notre appréhension vis-à-vis de la sociologie du loisir. En effet, cette sociologie empirique reste au niveau descriptif et ne peut

²⁰Lanfant, M.F., op.cit. p. 244

d'aucune façon prétendre contribuer au progrès de la théorie sociologique. C'est ainsi, que cette sociologie nous offre comme représentation du concept loisir une définition qui serait le résultat d'une opération de catégorisation des réponses en fonction de la grille de référence du chercheur ou bien une définition qui reposerait sur une analyse de contenu des nombreuses représentations vécues par certains acteurs sociaux. Il est intéressant de souligner également que plusieurs chercheurs se sont contentés de réaliser de petites enquêtes portant sur des sujets trop spécifiques pour que les résultats puissent être significatifs ou encore ils se sont interrogés sur les fonctions possibles et souhaitables des loisirs, sur le bon et le mauvais emploi du temps libre. Or, dans sa formulation même, la définition désigne un cadre de référence idéalisé. La sociologie du loisir s'est formée à partir de la pratique ou du vécu des acteurs sociaux c'est-à-dire sur le plan du représenté ou de l'idée que certains se font de leur plaisir ou de leur satisfaction. Ces représentations, tout en étant théoriquement fausses laissent se développer sur leur propre terrain l'idéologie.

Nous croyons qu'il est important de contester le statut d'une telle sociologie, car dans la mesure où elle n'est pas consciente de ses limites, elle risque de présenter des propositions pseudo-scientifiques ou de défendre des positions idéologiques sous une apparence de scientificité.

5.- La faiblesse des analyses

A partir de cette rupture de principe, entre la sphère des activités de travail et celle du loisir, la sociologie est amenée à croire que toute diminution du temps de travail conduit inévitablement à une augmentation du temps libre ou du loisir. Naturellement cette diminution du temps de travail s'explique par une augmentation de la productivité qu'on attribue généralement à l'automatisation du travail et au progrès technique. C'est ainsi que le scientifique français Jean Fourastié écrivait en 1965, que le vingt et unième siècle verrait l'ouvrier travailler selon un régime de labeur assez différent de celui de l'ouvrier actuel. De fait, le travailleur s'activerait à la production pendant 33 ans de sa vie, au lieu de cinquante comme c'est le cas actuellement; son régime de travail se répartirait en trente heures par semaine avec douze semaines de congés payés annuellement.²¹ Ces évalua-

²¹Fourastié, J., *Réflexions prospectives sur la civilisation du loisir*, dans La Civilisation du Loisir, Marabout Université, 1967

tions optimistes sont partagées par d'autres chercheurs (Clawson, Kahn, Toffler, Hicter, etc.) qui voient ou prévoient pour la société américaine l'émergence d'un nouveau mode de vie qui serait attribuable à la société post-industrielle qui permettra un accroissement considérable du temps libre. De telles spéculations reposent sur une hypothèse qui veut que la production augmente de plus en plus alors que les producteurs eux travaillent de moins en moins. Dans ces différentes problématiques, on parle de "temps gagné sur le travail", de "temps produit par le travail", etc.

Dans cette partie du travail, nous nous contenterons de soulever certaines objections majeures à l'utilisation de telles spéculations fictives dans l'analyse des transformations sociales liées à l'industrialisation. En effet, il faut démontrer que le loisir (temps libre) est séparé du temps de travail par une fiction opératoire, fiction commode et nécessaire aux chercheurs dans l'analyse quantitative de l'allocation de temps, mais qu'on ne saurait transposer sur le plan du vécu.

1- Dans un premier temps, il est intéressant de souligner que les différentes analyses, qui portent sur une diminution du temps de travail et sur une augmentation du temps libre, varient

en fonction des différents facteurs que les chercheurs font entrer dans l'analyse (âge, sexe, classe sociale, degré d'instruction, etc.). Ceux-ci variant d'un auteur à l'autre.

II- On obtient habituellement le temps libre par simple soustraction du temps total d'un temps de travail légalement fixé et d'un temps nécessaire aux besoins de subsistance. Il est utile de rappeler la grande difficulté qu'éprouvent actuellement les nombreux chercheurs à établir avec précision où commencent et où finissent les activités de travail et de loisirs. Nous savons également que le loisir et le travail n'ont pas la même signification et la même importance pour tous. Comment alors établir avec précision ce qu'on entend par temps de travail, temps libre et temps nécessaire aux besoins de subsistance? Il n'est pas, dès lors, étonnant que ces catégories varient d'un auteur à l'autre.

III- On raisonne très souvent dans le domaine de la sociologie du loisir comme si la réduction du temps de travail était un processus inéluctable, engendré par la croissance de la productivité et par l'automatisation. Pour ces auteurs, le temps libre est l'activité type d'une société industrielle dont le fondement est l'organisation scientifique du travail et la croyance pragmatique au progrès linéaire dont on feint de croire qu'il peut se pour-

suivre à l'infini. Cette vision ou conception linéaire de l'évolution d'une société conduit à croire qu'il y a eu une baisse linéaire et régulière du temps de travail donc une croissance du temps libre.

A) Suite à une analyse exhaustive de l'évolution de la durée du travail aux U.S.A. de 1850 à 1960, S. de Grazia en arrive aux conclusions suivantes:

- Les statistiques, qui montrent une diminution d'environ 31 heures de travail par semaine pour cette période, ne sont pas valables. Elles seraient à corriger pour le temps de travail partiel, le temps chômé, les heures supplémentaires de travail, le temps de la navette, etc. Après cette correction, pour laquelle l'auteur donne pour chaque point des estimations chiffrées, la diminution de la durée de travail entre 1850 et 1960 ne serait plus que de 7-8 heures par semaine.

- L'imprécision des données statistiques serait encore augmentée par les difficultés inhérentes au calcul de la diminution de la durée du travail. Cette dernière doit tenir compte de multiples facteurs, tels la durée du travail, les vacances, les journées fériées, les jours de maladie payés, la scolarité prolongée, la re-

traite avancée et l'attente de vie augmentée.²²

B) Plusieurs auteurs négligent de prendre en considération l'augmentation extraordinaire de la journée de travail pendant la période de l'accumulation "primitive" du mode de production capitaliste par rapport au Moyen Âge. La comparaison n'est pas très favorable pour les pays industrialisés, notamment à cause du grand nombre de journées fériées.

Au Moyen Âge, la législation communale limitait strictement le temps de travail des artisans. On y trouve en général, outre l'interdiction du travail de nuit, l'arrêt du travail à l'occasion de nombreuses fêtes religieuses (jours des saints) et à des époques fixes de l'année. Partant de l'étude du droit urbain de la petite ville de Guines en Artois, Georges Espinas évalue le nombre de jours ouvrables au Moyen Âge à 240 par an. Dans les mines bavaoises il y avait au XVI^e siècle de 89 à 190 jours fériés par an. Hue arrive à la conclusion que, compte tenu des nombreux jours fériés, la moyenne de la semaine de travail dans les mines était de 36 heures au XVe siècle .

Mais dès que naît l'entreprise capitaliste, un effort incessant se dessine pour prolonger la journée de travail. Dès le XIV^e siècle apparaît une législation qui vise à interdire en Grande-Bretagne des journées de travail trop courtes .²³

²²de Grazia, S., op.cit.

²³Mandel, E., Traité d'économie marxiste, Tome I, Collection Bibliothèque 1018, no. 428, Paris, 1962, p. 166

C) Si on se réfère à ce tableau de Fourastié, qui nous donne le nombre moyen des heures de travail effectuées par semaine, nous obtenons:

(Ensemble de l'industrie)

	indice 1900 = 100			
	<u>FRANCE</u>	<u>U.S.A.</u>	<u>FRANCE</u>	<u>U.S.A.</u>
1850	72	63	111	114
1870	--	61	---	110
1890	--	56,4	---	102
1900	64,5	55,3	100	100
1910	60	52,9	93	95
1920-29	47,5	49,1	74	89
1930-35	45,7	43,9	71	79
1937	40	41,2	62	74
1946	43	40,4	67	72
1949	44,3	40,4	68	72
1952	45	40,7	70	74
1963	46,1	39,7	71	72
1966	46,6	39	72	70
1968	46,2	40	72	72

"C'est pendant la période 1919-1939 que se place la phase importante de la réduction de la durée du travail. Dans cet espace de

temps, des lois ont bouleversé les habitudes séculaires: les lois d'avril 1919, instituant la journée de huit heures et celles de juin 1936, créant les congés payés et posant le principe de la semaine de quarante heures".²⁴

Les résultats de ces recherches suggèrent fortement, à notre avis, que la diminution du temps de travail n'est pas régulière et encore moins linéaire. La diminution ou l'augmentation du temps de travail peut être attribuée et évaluée en fonction de la conjoncture économique: les législations du temps de travail, les périodes de récession et de dépression qui entraînent une augmentation du chômage et une baisse du temps de travail, et les périodes de plein emploi qui occasionnent nécessairement une augmentation du temps de travail. Dans une telle perspective, la diminution ou l'augmentation de la journée de travail correspond aux différentes phases de développement du mode de production capitaliste et non pas, comme le prétendent de nombreux spécialistes du loisir, à un développement des forces productives.

Il est donc difficile de prévoir et de déterminer, d'une manière précise et certaine, la répartition du temps de travail

²⁴Fourastié, J., Des loisirs: pourquoi faire?
Casterman, Paris 1970

et du temps libre dans un futur incertain. Par contre, si on se risque à faire de telles prévisions, il faudrait au moins avoir l'honnêteté intellectuelle de spécifier que celles-ci sont fictives et relèvent plutôt d'une sociologie prévisionnelle que d'une sociologie du loisir qui vise à constituer le loisir comme objet pour la science.

IV- La plupart des chercheurs, qui s'intéressent à la répartition du temps de travail, et du temps libre, raisonnent comme si la réduction du temps de travail profite à chacun selon une répartition équitable. Naturellement, dans ces recherches, il n'est pas question de diviser la société en classes, régions, etc.

Par contre il y a les travaux de Naville, Wilensky et Ennis pour nous éclairer un peu plus sur cette répartition du temps. Nous ferons d'ailleurs une analyse plus détaillée de ces différentes recherches dans le chapitre suivant. Pour l'instant, nous allons nous contenter de dégager certaines conclusions de l'analyse détaillée de Wilensky sur la distribution inégale du temps.²⁵

²⁵Wilensky, H., "The uneven distribution of leisure, The impact of economic growths on free time", Social Problems, Vol. 9, No 1, 1961

- Des résultats de cette enquête montrent une durée du travail (par jour, par semaine, 'par an) très diverse selon les secteurs de l'économie, les branches de l'industrie, les catégories socio-professionnelles, selon la nécessité du travail, les goûts individuels et les responsabilités professionnelles.

- Les hommes travaillent aujourd'hui plus d'années qu'autrefois puisque la longévité a augmenté.

- La diminution du temps de travail a été grossièrement exagérée puisque la plupart des auteurs se contentent de faire des comparaisons entre la situation qui existe présentement dans l'ensemble des secteurs de travail avec celle qui prévalait au XIXe siècle, dans les textiles en Angleterre.

- Le temps de loisir est plus long pour les élites dont la vie de travail est plus longue.

- Pour la masse des travailleurs, la vie de travail est plus courte mais le loisir est instable et intermittent.

A partir de ces quelques conclusions de Wilensky, on réalise maintenant à quel point certains auteurs font une exploita-

tion idéologique des pronostics sur le temps libre et le temps de travail. On pourrait même présenter la sociologie du loisir comme la science qui cherche à déterminer si oui ou non nous disposons de dix minutes de plus par jour, et pour combien de temps?

Nous croyons qu'il existe une analogie structurelle entre l'organisation et le fonctionnement du temps de travail et du temps libre. En effet, c'est le capitalisme industriel qui a introduit dans tous les rapports humains et dans tous les secteurs de la vie sociale, la quantification, la mesure. Cette quantophrénie s'introduit et s'infiltré partout: Mesurer, tel est le mot d'ordre. Dans le cadre d'une économie de profit, il faut être en mesure d'évaluer quantitativement le temps de travail car, comme nous l'avons signalé, le souci de la productivité du travail est un souci intéressé: il s'agit de fabriquer de la plus-value.

Le loisir est le reflet parfait de cette quantophrénie. C'est, selon nous, dans cette perspective que l'on introduit la notion de temps libre qui est caractérisée par l'introduction progressive de la mesure, c'est-à-dire l'objectivité quantitative. Le temps libre est un temps qui mesure les activités de loisir c'est-à-dire un temps rationnel, mécanique et linéaire. Nous verrons d'ailleurs dans le prochain chapitre comment le capitalisme va rendre ce

temps libre productif. Il suffit de donner l'exemple du sport pour saisir d'une façon plus précise ce processus. En effet, les Olympiques nous ont permis de découvrir qu'un champion cela se mesure et que sa valeur est faite de chiffres: mètres, centimètres, minutes, secondes, etc. Le sportif vaut ce que vaut son résultat, et toute son activité est suspendue à ses performances possibles. Le temps est tout, l'homme n'est plus rien. Dans une telle perspective il n'est plus question de la qualité du travail et du loisir. La quantité seule décide de tout.

Ce n'est donc pas par hasard si la sociologie du loisir est une discipline qui est portée vers la quantification des faits sociaux, vers la mesure des activités humaines.

6.- Conclusion

A partir de cette rupture qui fait du loisir un phénomène distinct du travail, la sociologie se trouve donc à poser des définitions idéologiques en cherchant dans le loisir des critères qui le définissent. Ces définitions du loisir reposent sur des représentations subjectives érigées en fondements objectifs de la réalité. Pour cette nouvelle sociologie ce qui caractérise dé-

sormais le loisir c'est la relation que l'individu entretient avec l'activité ou si l'on préfère, c'est l'activité en tant qu'elle se rapporte à un sujet. C'est ce qui explique pourquoi tous les sociologues qui se rattachent à un projet humaniste ont été amenés à introduire une composante individuelle dans leur définition. Le loisir est alors défini en termes de conduites-activités auxquelles l'individu adhère de son plein gré et librement, celles dans lesquelles l'individu manifeste toutes ses capacités créatrices.

C'est ainsi que dans les quelques définitions que nous avons citées au début de ce chapitre, le loisir apparaît comme "l'expression de la liberté individuelle" ce qui permet à l'individu "de se renouveler, de se connaître, de s'accomplir". On pourrait donner encore plusieurs exemples de définition où le loisir est défini à l'échelle individuelle. Le loisir se présente alors comme une activité qui est définie dans la perspective de l'individu c'est-à-dire une activité recherchée en vue d'obtenir une satisfaction ou un plaisir quelconque. Naturellement le loisir tend à se confondre avec la recherche du bien-être, du confort et de la joie de vivre. C'est finalement l'attente du plaisir qui motive le choix individuel.

Dans une telle perspective, le loisir n'est plus analysé comme le produit d'un déterminisme sociologique. Dans l'esprit de ces sociologues, le loisir est une activité plus ou moins détachée du mode de production, une activité qui tire son explication en elle-même. Dans cette perspective on passe sous silence le caractère social du loisir. Le déterminisme sociologique tend de plus en plus à faire place à des types d'explication subjectivistes et téléologiques. On peut même affirmer que la sociologie du loisir cède sa place à la psychologie puisque l'individuel est posé comme norme. Le concept de loisir peut alors se réfugier dans l'univers impressionnable de la subjectivité individuelle puisqu'il devient intemporel.

Les mots de bonheur et de liberté, d'harmonie et de plaisir, d'accomplissement et de plénitude qui sonnent comme une joyeuse délivrance, se faufilent furtivement dans les démonstrations les plus sèches et s'imposent comme les influences occultes qui refoulent à l'arrière-plan le véritable déterminisme sociologique.²⁶

Pour terminer nous remarquons que la sociologie du loisir ou du temps libre n'a pas contribué au progrès de la théorie sociologique puisqu'elle n'a pas permis l'élaboration d'un système

²⁶Lanfant, M.F., op.cit. p. 25

conceptuel qui permettrait de penser, donc d'étudier scientifiquement, l'ensemble des phénomènes liés aux transformations sociales qui affectent la vie hors travail. La sociologie du loisir ou du temps libre est une sociologie résiduelle prévisionnelle et descriptive: une sociologie qui tend de plus en plus à faire place à la psychologie du loisir.

Le mythe ne nie pas les choses, sa fonction est au contraire d'en parler; simplement il les purifie et les innocent, les fonde en nature et en éternité. Il leur donne une clarté qui n'est pas celle de l'explication, mais celle du constat .²⁷

²⁷Barthes, R., Mythologie, coll. Point #10, Ed. Seuil, Paris, 1970 p. 230

Deuxième Partie

Vers une sociologie dialectique du non-travail

PRESENTATION

Dans cette deuxième partie du travail, nous allons tenter l'élaboration d'un modèle d'analyse du phénomène de non-travail dans les sociétés capitalistes industrielles. En effet, depuis plusieurs années, le non-travail est un phénomène social qui prend de plus en plus une importance considérable dans les différentes perspectives d'analyse de la réalité sociale. Nous désirons, en présentant cette analyse à la discussion, contribuer à éclaircir d'un point de vue critique, les aspects sociologiques du non-travail. Naturellement, ce travail ne constitue qu'une problématique et vu sa dimension, nous mettrons l'accent principal sur son aspect le plus important, à savoir, l'analyse des structures et des rapports sociaux objectifs impliqués dans le non-travail: sociologie dialectique du non-travail.

L'objectif premier de cette partie du travail est de montrer, d'une façon précise et sans équivoque, comment le non-travail est le reflet de la structure capitaliste industrielle. Il faut alors considérer le non-travail comme une partie intégrée dans la totalité concrète: la société capitaliste dans son dynamisme. Il s'agit donc de saisir cette réalité qu'est le non-travail, à l'intérieur de l'unité du processus capitaliste et de son mode de produc-

tion. Naturellement, nous rejetons toutes les illusions de la sociologie du loisir qui affirment la possibilité de transformation de la société capitaliste, en un ordre social qualitativement nouveau, grâce aux possibilités nouvelles du système capitaliste qui se reflètent à travers la culture de masse ou de la civilisation des loisirs.

Il est bien évident que notre approche est très différente à la base même puisqu'il ne peut être question pour nous, d'une histoire et d'une existence autonomes pour le non-travail. Nous rejetons même l'utilisation du concept de loisir puisque celui-ci semble être le reflet même de l'idéologie libérale tout en demeurant extrêmement confus. Dans cette partie du travail il n'est pas question de faire du non-travail un secteur protégé et privilégié d'humanisme et de culture. Le non-travail a un destin capitaliste, qu'on le veuille ou non. Il faut donc montrer comment le non-travail condense les traits typiques des catégories et structures capitalistes. En effet, le non-travail ne peut être étudié valablement hors de la totalité des rapports sociaux dans lesquels il est intégré puisque ce sont ces rapports qui le dirigent, le rendent actif et même productif.

Dans notre modèle d'analyse, nous abordons le non-travail avec une problématique en quelque sorte dédoublée. D'une part, nous al-

lons étudier le non-travail comme alternative possible à la croissance économique, et ceci en rattachant étroitement sa problématique aux concepts de l'analyse du travail et de la production; et, d'autre part nous ferons une analyse des éléments que renferme l'idéologie du non-travail et son actualisation possible dans des comportements vécus. Nous tenterons d'appuyer cette recherche critique sur une analyse serrée des formes sociales du travail et du non-travail et de leurs transformations réciproques.

Cette deuxième partie du travail comprendra deux chapitres. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la relation qui existe entre le travail et le non-travail en faisant une analyse des structures et des rapports sociaux impliqués dans cette dynamique sociale. Finalement, dans le deuxième chapitre, nous allons tenter de répondre à la question suivante: comment peut-on saisir les conditions de production du non-travail?

CHAPITRE IV

TRAVAIL ET NON-TRAVAIL: FUSION OU POLARISATION?

1.- Le souci de la productivité

Lorsque l'on s'intéresse à l'évolution du travail et du non-travail dans la structure capitaliste industrielle, il est difficile d'ignorer ou de ne pas prendre en considération les nombreux changements qui se sont produits et qui se produisent encore de nos jours dans les conditions de production (congés payés, pensions, réduction de la semaine de travail, etc.). Ces changements qui ont été provoqués par les syndicats, l'Etat et dans certains cas, par les entreprises capitalistes elles-mêmes, ont aujourd'hui comme conséquence, que la sociologie du travail doit élargir son domaine à ce qui est sa négation: le non-travail, la sphère des activités libres.

Dans la première partie de ce travail, nous nous sommes référés à de nombreuses recherches empiriques faites aux Etats-Unis comme au Canada d'ailleurs, sur les activités de travail et de non-travail, qui rendent intenable la position optimiste qui voit dans la collectivité de travail l'idéal de l'organisation sociale et pour l'individu le lieu prédestiné de son accomplissement. Prenons comme

exemple la recherche de Weiss et Kahn qui s'avère fort significative quant à l'attitude des gens vis-à-vis du travail dans les sociétés industrielles. En effet, dans cette enquête, 75% des personnes interrogées croient que le travail est une activité nécessaire, d'un point de vue économique, pour l'individu comme pour la société, mais que par contre, elles n'éprouvent pas beaucoup de satisfaction et voire même dans plusieurs cas aucune à l'accomplir. "Those attached to the line work only for income, for that is the only incentive that now remains".¹ Citons également comme exemple, l'enquête que Dublin a effectuée sur un nombre considérable de travailleurs industriels. "These results showed that by a margin of three to one work was not in general a central life interest for the industrial workers".²

Bien d'autres recherches, Friedmann et Havigurst³, Weiss et Riesman⁴, Weiss et Morse⁵, pour ne mentionner que celles-là,

¹Weiss, R.S., Kahn, R.L., "Definitions of Work and Occupations", Social Problems, automne 1960

²Dublin, R., "Industrial Workers Worlds" Social Problems, Janvier 1956

³Friedmann, E.A., Havigurst, R.J., The Meaning of Work and Retirement, University Press, Chicago, 1954

⁴Weiss, R.S., Riesman, D., "Social Problems and Disorganization in the World of Work" in R.K. Merton et R.A. Nisbet, Contemporary Social Problems, New York, 1961

⁵Weiss, R.S., Morse, N., "The Function and Meaning of Work and the Job", American Sociological Review, Avril 1955

abondent dans le même sens. Ces recherches en arrivent toutes à la même conclusion, que c'est dans d'autres activités que celles du travail que se trouvent désormais, pour un nombre croissant d'individus appartenant aux sociétés industrielles évoluées, le centre de gravité de leur existence et le champ personnel où s'exercent leurs tendances et leurs espoirs au bonheur. La plupart de ces chercheurs admettent que de nos jours dans les sociétés fortement industrialisées, le travail devient de plus en plus aliénant et que malheureusement l'avenir ne semble pas nous réserver des changements appréciables. Malgré certaines recommandations qui vont dans le sens d'une humanisation du travail et qui se traduisent par un enrichissement des tâches et une meilleure adaptation du poste de travail et du travailleur, il se dégage dans l'ensemble de leurs recommandations une certaine impression d'impuissance et de capitulation vis-à-vis de la satisfaction dans le travail.

We are confronted by an immense storehouse with new discoveries, inventions, and potentialities, all promising a better life. But the promises have not been kept. All we have to show so far is a rather disquieting inability to organize the world, or even to organize ourselves. Future generations will perhaps designate this period as one of mechanized barbarism, the most repulsive barbarism of all.⁶

⁶Giedion, S., Mechanization Takes Command, Mcmillan, New York, 1958, p. 715

Dans cette perspective, l'accroissement dans la division du travail, donc l'accroissement de la spécialisation, nous est présenté comme étant une conséquence inévitable du développement des forces productives et du progrès technico-scientifique. En effet, si l'homme désire produire de plus en plus de biens matériels, il doit y mettre le prix. Or, le prix qu'il paie pour cela, c'est l'appauvrissement progressif du contenu du travail qui perd son caractère humain. Dans la société industrielle, dont l'objectif est la rentabilité du travail, le travail est vécu comme socialement nécessaire, et non comme individuellement satisfaisant. Dans cette problématique, la source de l'aliénation se trouve dans la technologie elle-même et non dans la structure des rapports de production. Du même coup, l'aliénation dans le travail est inévitable à moins de régresser techniquement. Avec l'invention de l'organisation scientifique du travail et le développement des forces productives, les traits dominants de la division du travail se sont transformés, de sociaux en scientifiques et techniques. L'aliénation est donc inhérente à la civilisation technicienne.

C'est à partir d'une telle conception du travail que la plupart de ces chercheurs abordent la sphère du non-travail. Ainsi, le non-travail (civilisation des loisirs, culture de masse, etc.) se présente alors comme une solution possible de rechange qui pourrait

éventuellement permettre à l'homme de se retrouver, de se développer et de se réaliser.

Dans l'ensemble, il apparaît que les conditions modernes du travail entraînant dans les ateliers, les chantiers, les bureaux, pour beaucoup de nos contemporains, une oppression de la personnalité telle que les activités de non-travail, constituent, de leur part, une riposte à ce défi .

Pour des millions d'hommes et de femmes l'activité du travail gagne-pain n'a pas de valeur enrichissante et équilibrante. Pour ceux-là, la réalisation de soi et la satisfaction ne peuvent être cherchées que dans les activités de loisir et plus précisément dans le temps libre, progressivement accru par la réduction de la semaine de travail .⁷

Ainsi, le travail est devenu uniquement un moyen de gagner sa vie, et reste alors dans une grande mesure dans la sphère du nécessaire, tandis que le non-travail constitue le domaine de la liberté, de l'autoréalisation de l'homme. Le non-travail est alors conçu comme un substitut du travail et la seule chance de réalisation et d'épanouissement. Bien entendu, une telle problématique s'appuie sur une philosophie "segmentalist" qui insiste sur la possibilité de séparer les différents domaines de l'existence. (Thèse du loisir-compensation).

⁷Friedmann, G., Le travail en miettes, Ed. Gallimard, Coll. "Idées", Paris, 1964, p. 201

The segmentalist school of thought believe that people's lives are split into different areas of activity and interest, with each social segment lived out more or less independently of the rest. Work, they say, is separated from leisure, production from consumption, workplace from residence, education from religion, politics from recreation .⁸

A cette perspective d'analyse nous opposerons maintenant une problématique, qui tout en admettant que le travail fait face à de graves difficultés, croit qu'il est impossible de vouloir chercher dans le non-travail une compensation non aliénée au travail aliéné. Comment assurer, grâce à la réduction de la durée du travail, l'expression et le développement de la personnalité durant le non-travail. Pour que le non-travail ne soit pas rongé par toutes les formes de travail noir, de double emploi, envahi par des nouvelles servitudes, mass-média trop souvent obsédants et dégradants, publicité et propagande, consommation forcée, il faut que le travailleur fasse partie d'un milieu qui, loin de l'étouffer, suscite en lui le besoin de choix, de culture, de pensées libres. Vue dans cette perspective, la réduction de la semaine de travail ne crée pas la liberté, elle la suppose.

⁸Parker, S., The Future of Work and Leisure, Paladin, London, 1972, p. 99

2.- Le non-travail et le développement des forces productives

Le non-travail est une réalité complexe à cerner et difficile à situer avec précision dans la structure de l'être social. Par contre, le non-travail ne peut pas être considéré comme un phénomène abstrait, un fait de culture en général, un acquis de l'humanité. En effet, le non-travail, comme toute réalité sociale, doit être inscrit dans le cadre des rapports de production qui déterminent fondamentalement sa structure interne et sa nature profonde. Ainsi, en tant que pratique sociale d'un type déterminé, le non-travail est conditionné par le développement des forces productives. Le non-travail est donc dans tous ses phénomènes et manifestations, lié structurellement à une base économique, à une infrastructure donnée: aux rapports de production capitalistes. En même temps qu'il faut savoir comment se transforme le travail, il faut étudier comment évoluent les formes de non-travail. L'étude des conditions du travail dans le système capitaliste de production devient, aux yeux de Marx et Engels, indissociable des conditions du non-travail, et celui-ci ne pourrait être traité que comme une catégorie historique. La dialectique du travail et de son contraire prend alors toute son importance.

Si la sociologie étudie l'homme tout entier
vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il faut
que la vie humaine tout entière soit impliquée

dans l'analyse y compris son repos, son sommeil, son loisir et son oisiveté. En tant que l'être tout entier est visé, le travail ne peut constituer qu'une partie de l'existence sociale humaine. C'en est la partie fondamentale, mais elle ne peut être comprise qu'en fonction de l'autre partie.⁹

Toute l'histoire du mode de production capitaliste porte l'empreinte d'une division ou d'une séparation entre les producteurs et les moyens de produire. A l'origine, il n'y avait pas à cette question de séparation de raison proprement technique. En effet, au XVIIIe siècle, les premiers patrons de manufacture étaient des marchands qui contrôlaient les métiers à tisser pour pouvoir contrôler toute la production des tisserands. Il fallait qu'ils dépossèdent ceux-ci de leurs machines pour les empêcher de vendre leur production pour leur compte propre. Obligés d'aller travailler dans les ateliers et sur les machines d'un patron, les premiers prolétaires purent ensuite être soumis à des contraintes supplémentaires: on exigea d'eux qu'ils travaillent à la limite de leurs forces, chose qu'aucun homme ne fait en permanence de son propre gré. L'exploitation de la force de travail est alors "extensive" c'est-à-dire que l'augmentation de la plus-value consiste à prolonger la journée de travail (la plus-value absolue n'affecte que la durée du travail).

⁹Naville, P., Le nouveau Léviathan, Vol. 1, De l'aliénation à la jouissance, Ed. Anthropos, Paris, 1967, p. 247

Dans cette phase de développement du mode de production capitaliste, le non-travail joue un rôle important dans le sens de récupération de la force de travail. Le non-travail est alors un temps alloué au travailleur pour se reposer, c'est-à-dire reproduire sa force de travail.

Comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, cette augmentation de la plus-value absolue ne peut se poursuivre de façon illimitée puisque les capitalistes se heurtent à certaines limites (la capacité de résistance physique des travailleurs, la résistance ouvrière, la réglementation de la journée de travail, etc.). Le mode de production capitaliste se transforme alors en une exploitation "intensive" de la force de travail (plus-value relative). Il faut alors transformer les procédés techniques du travail. L'innovation technologique, depuis lors, a toujours eu un double but: rendre le travail humain aussi productif que possible, mais aussi contraindre l'ouvrier à fournir le maximum de travail dont il est capable. Le but de la production n'est pas de satisfaire le besoin des travailleurs mais de produire avec le maximum de profit afin d'acheter de nouvelles machines qui permettent un profit plus grand encore. Dans la poursuite de ce but (l'accumulation du capital), il est possible au patron d'imposer la quantité de travail à fournir en prédéterminant celle-ci aussi rigoureuse-

ment que possible. Par contre, aux chronométrages, aux salaires ou rendement et aux surveillances, les travailleurs opposent une certaine ingéniosité qui leur permet de rouler le patron.

Yet the worker is human: he understandably resists being converted into an automaton. And so he tries to "beat the line". If he is paid piece rates, he works furiously during the early part of the day to meet the quota set for him, so that he can pace himself more leisurely later on. In essence, he attempts to set his own schedule despite the unceasing pressures exerted by foreman and time and motion experts. He tries to impose his will on the machine .¹⁰

Il y a également la tâche des ouvriers professionnels (outilleur, monteur, ajusteur, etc.) qui exige initiative, intelligence, habileté, toutes choses qui ne se commandent pas. Tant que ces ouvriers sont nécessaires, le patron dépendra de leur bon vouloir. Le seul moyen pour le patron de briser cette dépendance et d'imposer sa volonté suprême c'est de simplifier le travail au point que n'importe qui peut l'exécuter sans le moindre apprentissage. Le taylorisme fournit ce moyen, à partir de 1920, grâce à la parcellisation extrême des tâches: travail à la chaîne, puis chaîne à avancement automatique, machines-transfert et, pour couronner le tout, "organisation scientifique du travail".

¹⁰Seligman, B., "On Work, Alienation, and Leisure, The American Journal of Economics and Sociology, Volume 24, no. 4, Octobre 1965, p. 347

He tries to impose his will on the machine. But with the advent of automation even this can no longer be done. The battle moves to other grounds - toilet facilities and coffee breaks become the primary issues in the neverending quarrel over work. In the meantime, prestige and status do not inure in work itself but stem rather from a labor union or other association or the commodities that are bought. Modern technology desocializes the worker, tears him from his comrades and isolates him. He works because he must .¹¹

La parcellisation a permis des gains de productivité. Mais, on s'en aperçoit aujourd'hui, elle n'était pas la seule voie possible et la productivité n'était pas son seul but. Elle avait aussi pour but caché (et pour effet) de rendre la contrainte au travail anonyme et "objective": la quantité de travail à fournir n'est plus prescrite, négociée, imposée par une autorité humaine, toujours contestable; le rendement est désormais exigé par la machine elle-même, imposé par son fonctionnement programmé, et par l'avancement inexorable de la chaîne.

Si le travail a été parcellisé, simplifié et rendu de plus en plus idiot, c'est donc le plus souvent pour enlever aux ouvriers toute parcelle de pouvoir sur le déroulement du processus de travail, pour soustraire celui-ci aux "aléas humains" que sont l'habilité et l'initiative intelligente. Tout, y compris les ouvriers, doit devenir mathématiquement prévisible, à une fraction de pour mille près. Les prix de revient,

¹¹Seligman, B., op.cit. p. 347

les profits, les plans de production, d'amortissement, d'investissement de la grande entreprise capitaliste ne doivent pas être à la merci d'"aléas humains" .¹²

La division capitaliste du travail; une division des tâches à la fois technique (parcellaire) et sociale (hiérarchique et inégalitaire) sépare donc les producteurs de leurs moyens de production et de leurs produits afin de mieux les asservir aux exigences du capital (à la loi du patron, à la vitesse des machines). Plus les moyens de production sont géants, mieux ils assurent cet asservissement, car moins ils sont contrôlables, maîtrisables et utilisables par les ouvriers qui y sont assujettis et par la communauté (ville, région, etc.) où ils sont implantés.

Aux gens qui prétendent que le gigantisme des moyens de production et la division du travail qu'il impose sont la conséquence inévitable du développement des forces productives et du progrès technico-scientifique, nous opposons la thèse de Stephen Marglin qui démontre de façon décisive que le gigantisme est non une nécessité technique mais un choix politique. Dans cette thèse l'auteur démontre de façon convaincante que l'organisation sociale et économique

¹²Bosquet, M., "Les patrons découvrent l'usine-bagne" Le Nouvel Observateur, mars 1972, p. 70

n'est pas déterminée par la technologie, mais au contraire que c'est la technologie qui est déterminée par l'organisation économique et sociale.¹³

La plupart des recherches effectuées aujourd'hui en sociologie du travail, démontrent clairement que les unités de production moyennes (pas plus de cinq cents ouvriers) sont plus efficaces, plus fécondes en inventions et innovations et plus économiques (moins de gâchis, de déséconomies externes, de pollutions, etc.).¹⁴ Pourquoi alors la grande majorité des entrepreneurs capitalistes demeurent-ils irréductiblement hostiles à ces unités de production moyennes?

La raison est politique. En effet, les unités de production moyennes sont trop faciles à prendre en main par les ouvriers puisqu'elles impliquent une certaine révision des tâches et une coopération plus grande des ouvriers. On peut ajouter également certains autres inconvénients; à la différence des unités géantes, elles ne leur permettent pas de dominer la politique locale et le marché du travail local, ainsi que le contrôle ou le monopole de

¹³Marglin, S., "Origines et fonctions de la parcellisation des tâches. A quoi servent les patrons"? in André Gorz, Critique de la division du travail, le Seuil, Paris, 1973, p. 43 à 81

¹⁴Pour obtenir des données précises, on peut se référer aux nombreux articles présentés par André Gorz dans son livre Critique de la division du travail.

la science. La science et la technologie, loin d'exiger le gigantisme, ont accouché d'outils géants parce que le capital demande ces outils-là et refuse les autres. Les moulins à vent, par exemple, comme l'a montré le grand historien Marc Bloch, ont été éliminés pour la seule raison que le vent étant partout et à tout le monde, ils ne permettent pas la monopolisation. Bref, la structure des forces productives façonne les rapports sociaux précisément parce qu'elle a été elle-même façonnée en vue d'assurer la domination du capital sur le travail.

Le développement des forces productives et, plus exactement l'exploitation "intensive" et non plus "extensive" de la force de travail exige des conditions spécifiques de développement de la sphère du non-travail. Ainsi, la fonction spécifique du non-travail, dans la formation sociale capitaliste, sera d'assurer la reproduction des rapports de production existant dans cette formation sociale. Le non-travail a donc pour fonction de transmettre, d'imposer et de reproduire l'idéologie dominante en exerçant un certain contrôle sur des pratiques sociales (de sports, la télévision, les lettres, le théâtre, etc.). Le non-travail se distingue toutefois par le mode d'imposition et de reproduction de l'idéologie dominante qu'il met en oeuvre. Cette action de transmission de l'idéologie peut se remarquer de façon précise à deux niveaux.

A- Premièrement, au niveau économique, le non-travail remplit simultanément un double rôle. D'une part, le non-travail est composé d'un vaste ensemble d'industries dont le loisir, le repos, le sport et le développement physique et mental (pour l'enrichissement intellectuel ou moral) sont les principales marchandises. En tant que consommation, le non-travail doit être considéré comme un facteur de productivité, puisque l'activité de non-travail est un produit qui s'achète et puisque cette activité devient solvable, elle réalise à son tour une plus-value. Ces biens de consommation ne sont pas nécessairement désirés et achetés pour leur valeur d'usage, mais pour leurs fonctions symboliques de statut, d'évasion et de communication. L'individu est dressé et éduqué à les désirer: l'environnement social lui impose ce mode d'expression et d'affirmation en lui déniait la possibilité d'un épanouissement personnel dans son travail, en détournant son désir, en désir de consommation.¹⁵

D'autre part, le non-travail se présente comme un stimulant nécessaire au travail en devenant un moyen d'humanisation de l'univers concentrationnaire du travail. On rejoint ici les thèses de Mayo et de Friedmann en faveur d'un loisir compensatoire.

¹⁵Nous désirons ici souligner le fait que dans le prochain chapitre de ce travail nous développerons plus en profondeur ces aspects productifs du non-travail.

Le non-travail est alors perçu comme un moyen efficace d'améliorer le climat humain de l'entreprise, et comme un instrument efficace d'intégration sociale des travailleurs à l'entreprise et évidemment à ses objectifs. Le non-travail se confond alors quant à sa finalité avec l'activité de travail puisqu'il s'agit là de transformations nécessaires à des fins purement économiques. C'est dans cette perspective qu'il faut situer les nombreuses réformes faites par les patrons et même dans certains cas, par les syndicats, pour humaniser ou transformer le travail et son environnement.

I would draw attention of the Congress to the need for our Movement to intensify its efforts among workpeople to ensure their full understanding of the need for adequate rest and leisure periods as essentials in the modern world of speed, speed and more speed. Intensification of effort over shorter working periods must be accompanied not only by longer rest and leisure periods but also by a full appreciation among our people of the need for them to use such leisure time in the pursuit of relaxation of their physical and mental processes which are of such importance in the modern industrial world .¹⁶

Nous ne désirons pas généraliser, à tout le mouvement syndical, la philosophie de ce dirigeant syndical, mais souligner

¹⁶Williams, E.S., "Report of Trades Union Congress", in S. Parker, The Future of Work and Leisure, Paladin, London, 1972, p. 56

le fait que de telles revendications ne mettent nullement en question le système lui-même et qu'elles peuvent même être non-antagonistes avec les exigences objectives imposées par le développement des forces productives. C'est pour cette raison d'ailleurs que les propriétaires d'entreprises ont répondu avec empressement à de telles recommandations.

The work essential to society is aided by the recreational function of leisure. After a certain point work results in fatigue and often in boredom. With the intention of increasing productivity, some firms allow their workers more breaks than are strictly necessary for physiological purposes .¹⁷

Recreation combats job monotony by providing mental and physical relaxation, toning up the employee, before and after work and during lunch periods. A recreation program is especially valuable in helping new employees become adjusted to their jobs. They swing more easily and willingly into the rhythm of their work when they discover the friendly atmosphere surrounding it. Recreation often exposes leadership qualifications which an employee has no chance to demonstrate on the job. Thus recreation may be used as an evaluation tool to screen employees qualified for promotion. Best of all, this screening is done at times when the employee is least aware he is being observed. When a company becomes known as a good place to work it has no difficulty attracting

¹⁷Parker, S., op.cit. p. 55

employees or holding them. An organized recreation program builds stronger employee loyalty .¹⁸

D'ailleurs, en 1963, des dizaines de milliers d'ouvriers de Détroit restèrent en grève contre leur syndicat qui, dans la convention collective qu'il venait de signer, n'avait rien prévu en matière de pauses, de réduction et de contrôle des cadences et des vitesses de chaîne.

Par contre, depuis quelques années, les travailleurs se montrent de moins en moins favorables à l'implantation d'activités de récréation dans le milieu de travail. En effet, ils abandonnent massivement les fameux clubs sociaux que les patrons avaient organisés pour eux à l'usine. Il y a en quelque sorte une certaine capitulation des travailleurs quant à la possibilité d'humaniser la production et de lui donner un sens. Ils se sentent de plus en plus étrangers au travail. Comment ne le seraient-ils pas? Le résultat de la production leur est étranger, de même que son but. De plus en plus de travailleurs désirent limiter au minimum le temps passé à l'usine. Désormais, le travail sera synonyme de contrainte et

¹⁸Yukawa, T., "Employee Recreation Program and Facilities, Proceedings of the First World Recreation Congress", in S. Parker, The Future of Work and Leisure, Paladin, London, 1972, p. 56

d'aliénation physique et mentale.¹⁹ La demande reste croissante pour des activités de non-travail. Par contre celles-ci se situent désormais en-dehors du milieu de production.

Face à ces nouvelles exigences, de nombreuses firmes, plus spécialement les petites et moyennes entreprises des secteurs primaires et secondaires, opèrent actuellement la reconversion de leurs opérations sous le régime de la semaine réduite de quatre jours. Naturellement, il est encore trop tôt pour estimer si l'on va propager un tel modèle de fonctionnement; d'ailleurs une tendance quasi adverse se présente. C'est la tendance à offrir des vacances annuelles plus longues, ce qui dans un certain sens vient à l'encontre de la semaine réduite. La plupart des penseurs organisationnels croient, par contre, que le phénomène de la semaine réduite est inévitable.

De façon générale, le phénomène de la semaine réduite n'est pas encore établi dans les bases mêmes du régime de travail. Les petites industries en sont actuellement le laboratoire et les résul-

¹⁹Certains ouvriers à la chaîne, écrivait notamment Fortune, juillet 1970, haïssent l'usine au point qu'ils s'en vont au milieu de la journée et ne reviennent même pas réclamer leur paie. Dans certaines usines, la rage ouvrière se traduit par des sabotages caractérisés. Cet article souligne également l'augmentation considérable du taux d'absentéisme et du roulement annuel (ou rotation) de la main-d'oeuvre.

tats semblent produire des dividendes intéressants pour les employeurs. L'adaptation à la semaine de quatre jours s'est faite jusqu'ici sans anicroches dans des industries aussi diversifiées que les maisons de publication, les manufactures de peinture, de textiles et les fabricants de métaux.

L'on peut saisir la semaine de quatre jours sous deux aspects combinés: d'une part, elle n'entend pas diminuer le temps de travail d'une usine mais plutôt réorganiser les programmes de travail de sorte que chaque employé travaille quatre jours (jours longs, doit-on préciser), et d'autre part, l'employé reçoit le même salaire qu'auparavant lorsqu'il devait travailler cinq jours, ou plus.

Nous allons maintenant considérer les avantages que la semaine de quatre jours peut procurer aux entrepreneurs en présentant le tableau suivant tiré du numéro mai-juin 1970 du Havard Business Review.

	<u>Semaine courante</u> <u>40h./sem.</u>	<u>Semaine de qua-</u> <u>tre jours</u>
Nombre total d'employés:	250	230
Heures de travail/sem. :	10,000 h/sem.	7,360 h/sem. (32h/sem.)
Salaires hebdomadaires distribués (\$3.11/h) :	\$31,100	\$22,890
Temps supplémentaire en heures/semaine :	2,000 h	920 h
Salaire en temps supplé- mentaire/semaine :	\$ 9,340	\$ 4,296
Moyenne des bénéfices marginaux/sem. (.75çh) :	\$ 7,500	\$ 6,900
Salaires et bénéfices TOTAL hebdomadaire :	\$47,940	\$35,576
TOTAL nombre h payées plus temps suppl. & boni:	12,000 h	8,740 h
Coût/heure	\$ 4.00	\$ 4.06
Coût à l'unité à produc- tion constante 400/sem.:	\$ 119.85	\$ 88.80
Productivité observée :	60%	85%
Taux d'absentéisme :	7%	1%
Heures ouvrables/sem. :	48 h	36 h
Heures travaillées :	43.8 h	35.3 h
EPARGNE ANNUELLE :	-----	\$242,632.00

Dans nombre d'industries, la conversion à la semaine réduite signifie donc une forte diminution du taux d'absentéisme, du taux de rotation de la main-d'oeuvre ainsi que des activités et des dépenses de recrutement de travailleurs et, fait à noter, diminution des salaires accordés en temps supplémentaire et augmentation de la productivité. Avec de tels avantages économiques, on ne voit pas comment les propriétaires et entrepreneurs capitalistes pourront résister à la tentation d'adopter ce nouveau modèle de fonctionnement pour leurs entreprises. Evidemment, ils pourront toujours justifier une telle transformation par la nécessité d'améliorer la situation de l'ouvrier et jusqu'à un certain point sa satisfaction. Les spécialistes organisationnels attribuent de tels résultats au confort pratico-psychologique qu'un jour de congé additionnel peut procurer. Pour ainsi dire, il s'agit d'éviter de dire qu'un tel investissement est nécessaire à des fins purement économiques.

B- Deuxièmement, au niveau idéologique, le non-travail se charge de dispenser sous forme d'une philosophie de la culture de masse ou d'une civilisation des loisirs, les valeurs de la classe dominante. Dans une formation sociale déterminée, l'idéologie dominante (idéologie de classe) est transmise et reproduite à travers un certain nombre d'institutions que Louis Althusser appelle les appareils idéologiques d'Etat. Naturellement l'idéologie est elle-

même déterminante de pratiques sociales. Cette perspective implique que le non-travail (comme appareil idéologique) est simultanément structurant et structuré; structurant en tant que système de transformation et de reproduction des discours et des comportements, l'idéologie règle les pratiques; structuré en tant que déterminé par la structure économique d'une part et structuré d'autre part, par les pratiques mêmes qu'il génère (l'idéologie n'existe concrètement que dans et par les pratiques significantes).

On parle du non-travail comme d'un instrument culturel, masquant là aussi le fait fondamental que cette culture humaine n'est qu'une culture bourgeoise, c'est-à-dire une culture de classe et non une culture humaine qui serait l'expression de la puissance de l'homme. La collaboration de classe conduit donc sur le plan théorique, à voir dans le non-travail, non pas un phénomène bourgeois, une réalité capitaliste, mais un fait de civilisation ou de culture, propre à la société moderne. Le non-travail transmet ainsi des illusions mystifiées sur le développement de la personnalité en régime capitaliste, dans le règne de l'exploitation de l'homme par l'homme. Le grand besoin de réalisation et de développement du travailleur parcellaire serait donc, selon ces conceptions, assuré dans le cadre de la société capitaliste industrielle grâce au non-travail qui permet le développement optimal de toutes les capacités de l'individu.

Il s'agit autrement dit d'encourager les travailleurs à transformer le labeur capitaliste dans un sens humain grâce au non-travail, où celui-ci a l'impression d'être libre. C'est la manière pour le travailleur d'exprimer la puissance de son impuissance à se concevoir autrement qu'éternel esclave salarié, pratiquant librement l'activité de son choix pendant le non-travail. Le non-travail transmet donc des utopies telles que: utopie de la civilisation des loisirs, utopie de la participation, utopie de la coopération entre travailleurs et entrepreneurs, utopie de la libération du travailleur, etc.

On peut conclure, que dans la formation sociale capitaliste, l'idéologie du non-travail apparaît comme une région de l'idéologie dominante dans la mesure où elle s'inscrit à l'intérieur des rapports de production déterminés de type capitaliste et que les diverses organisations qui en contrôlent la pratique en général font partie d'un appareil idéologique d'Etat qui répond massivement aux intérêts de la classe dominante.

Dans cette partie du travail, nous avons cherché à comprendre comment l'homme, en tant qu'homme, s'est graduellement distingué du travailleur dans la structure capitaliste à mesure que le travail prenait de plus en plus un caractère parcellaire. Il est important

de comprendre comment et pourquoi la structure capitaliste moderne, avec son travail parcellaire, suscite un besoin général de non-travail. A travers de la légitimité truquée de ce nouveau besoin de non-travail, de liberté et de satisfaction, c'est toute la question de la finalité sociale et politique de la productivité qui est refoulée.

3.- Rapports entre travail et non-travail

Le rapport qui existe entre le non-travail et le travail n'est pas simple à décrire puisqu'il y a entre ces deux termes, à la fois une unité et une contradiction: donc un rapport dialectique. Il ne saurait être question de le réduire au simple rapport qui peut exister dans le temps entre par exemple, le dimanche et les jours de la semaine. On ne peut pas séparer le non-travail du travail car c'est le même homme qui se repose ou se détend à sa manière après le travail. Il existe donc une unité travail non-travail puisque la majorité des gens tentent plus ou moins de programmer leur part de temps disponible en fonction de ce qu'est leur travail et de ce qu'il n'est pas. L'analyse dialectique du non-travail et de son rapport au travail peut alors apporter quelques compléments aux investigations des "sociologues du loisir".

Le loisir et le travail constituent un ensemble dialectique, une structure globale. A travers cette structure globale se restitue une figure historiquement réelle de l'homme et de l'humain à un certain degré de leur développement: à un certain stage de l'aliénation et de la désaliénation .²⁰

Si on désire avoir une meilleure compréhension du non-travail, il faut donc absolument étudier la vie des travailleurs comme telle, en prenant en considération la place qu'ils occupent dans la division du travail et dans l'ensemble social puisque celle-ci se reflète dans le non-travail, ou du moins dans les exigences concernant les activités de non-travail.

Commentant une vaste enquête effectuée par Louchet, sur les activités de travail et de non-travail, Dumazedier et Latouche devaient en arriver à la conclusion que le loisir est loin d'être, pour la majorité des gens, une activité de compensation, mais s'avère plutôt une extension du monde du travail. "There is a tendency for the most frustrating leisure to be associated with the most frustrating work".²¹

²⁰Lefebvre, H., Critique de la Vie quotidienne, T. 1: Le sens de la marche, L'Arche, Paris, 1958, p. 50

²¹Dumazedier, J., Latouche, N., "Work and Leisure in French Sociology", Industrial Relations, Février, 1962

Les recherches de Etzkorn et de Blum sont également fort significatives quant à la relation étroite qui existe entre les activités de travail et de non-travail.

The type of leisure activity chosen may reflect the type of work and work situation. Even differences in style of a given type of leisure activity may be related to work experience. Public campground camping, which is routinized, is practised by individuals with routinized jobs, while wilderness camping is preferred by individuals in more creative occupations .²²

This type of worker (routinized jobs) has a tendency to carry work attitudes on into the week-end in spite of a strong psychological fatigue and desire to get away from work and everything it stands for. Since it is almost impossible to work eight hours intensively and switch over suddenly to a new, creative way of life, workers are pushed into some kind of activity which keeps them occupied without reminding them of their work .

It makes it possible to carry an essential attitude growing out of work process into the leisure time without making its experience in any way similar to the experience of work..., it eliminates the necessity of a basic change in attitude, of effort and attention .²³

²²Etzkorn, K.P., "Leisure and Camping: The Social Meaning of a Form of Public Recreation", Sociology and Social Research, Oct. 1964, in Parker, The Future of Work and Leisure, Paladin, London, 1972, p. 66

²³Blum, F.H., Toward a Democratic Work Process, Harper, New York, 1953, p. 109-110

A partir de telles recherches, on peut entrevoir l'unité qui existe entre le non-travail et le travail. En effet, le non-travail et le travail, tout en étant déterminés et inscrits à l'intérieur des mêmes rapports de production, sont traversés par les mêmes forces sociales, économiques, politiques et idéologiques, qui leur donnent leur dimension historique. Il s'avère donc impossible d'étudier séparément le travail et le non-travail ou si l'on préfère, de les isoler l'un de l'autre hors de la totalité des rapports sociaux.

These are tentative and very broad conclusions and (especially in the case of manual workers) based on research that needs to be repeated and expanded. But they point to the pervasive influences of work on non-work experiences and cast doubt on the theory that people can make up in leisure for what they lack in work .²⁴

Beaucoup d'autres recherches ont souligné, de façon convaincante, l'interrelation étroite qui existe entre les activités de travail et de non-travail et contredisent ainsi la fameuse théorie de la compensation, qui présente le non-travail comme une rupture avec le quotidien de l'univers du travail. Ce non-travail, qui serait d'une pure facticité proche de l'idéal, entièrement hors de la sphère de production, se présente donc comme une étrange scis-

²⁴Parker, S., op.cit., p. 85

sion d'un monde réel et de son image inverse. Malheureusement, le merveilleux n'existe que dans la fiction et l'illusion concentrée. On travaille pour gagner des loisirs, et le loisir n'a qu'un sens: sortir du travail. Cercle infernal. Comme l'avait observé Marx, la nécessité ne disparaît pas avec la liberté et la liberté s'appuie sur la nécessité.

Comme tout phénomène social, le non-travail a des bases matérielles, économiques et politiques. Le non-travail n'est pas une idée, ni une valeur que l'on pourrait juger bonne ou mauvaise. Le non-travail est une pratique qui s'exerce, une forme sociale visible avec un ensemble de conduites à exécuter. Le non-travail désigne un processus d'intégration sociale dans le cadre d'un rapport de forces. Ce rapport de forces est déterminé par la société capitaliste, par des rapports de classe. Le non-travail, comme tout fait social, a donc une nature de classe. C'est pour cette raison que les différentes classes sociales s'approprient le phénomène du non-travail d'une façon diverse.

Hecksher and De Grazia concluded from their survey that the way of life of American business executives permits no clear-cut distinction between work and leisure .

It is the salaried man who makes the sharpest distinction between working time and free time. In

contrast to the businessman who mixes business and leisure, the salaried man generally has set hours so that he can plan certain hours of the day and certain days of the week for himself and his family .²⁵

Ainsi, le non-travail est un phénomène qui varie en fonction des classes sociales. En effet, plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus il y a unité entre les activités de travail et de non-travail. La théorie de la compensation s'adresse donc à ceux qui se situent dans le bas de la hiérarchie sociale. Il existe une double logique: la logique des classes favorisées qui vivent la réalité sociale comme un tout, et la logique des classes défavorisées qui vivent cette réalité en pièces détachées. Pour les dominants il y a la logique sociale, pour les dominés il y a l'idéologie de la compensation entre les différentes sphères de l'existence.

On peut donc maintenant entrevoir l'unité qui existe entre le travail et le non-travail en affirmant que le non-travail complète dialectiquement l'abrutissement du travail et sert à le justifier. En d'autres mots, le non-travail prépare au travail aliéné et le travail aliéné prépare au non-travail.

²⁵Parker, S., op.cit. p. 66

Le non-travail est l'activité type d'une société industrielle dont le fondement est l'organisation scientifique du travail et la croyance pragmatique au progrès linéaire, dont on feint de croire qu'il peut se poursuivre à l'infini. Le non-travail coïncide exactement avec une civilisation technicienne et totalitaire. Le non-travail prend ainsi l'exacte suite du travail mécanisé et parcellaire. Il assure ainsi la relève lorsque l'homme quitte son travail, de façon qu'à aucun moment cet homme ne soit indépendant des techniques industrielles. Cet homme retrouve alors dans le non-travail, le même esprit, les mêmes critères, la même morale, les mêmes gestes et les mêmes objectifs qu'il avait à peine quittés en sortant de l'usine ou du bureau.

CHAPITRE V

LES ASPECTS PRODUCTIFS DU NON-TRAVAIL

Ce court essai a uniquement pour but de dégager quelques éléments de compréhension théorique qui nous permettraient de saisir certains aspects productifs du non-travail. Cet essai ne constitue alors qu'une problématique dans laquelle nous ne mettrons l'accent principal que sur un des aspects fondamentaux d'une sociologie dialectique du non-travail qui reste encore à écrire dans toute son ampleur.

Notre intention est donc de donner un aperçu général dans le but de favoriser une discussion éventuelle. Nous sommes bien conscients que ce travail se borne à certains éléments ou à certains aspects et en néglige cependant d'autres qui pourraient éventuellement être l'objet d'une réflexion postérieure à celle que nous menons actuellement.

LES ASPECTS PRODUCTIFS DU NON-TRAVAIL

Une première distinction s'impose lorsqu'on désire saisir les conditions de production du non-travail. En effet, il est impossible de saisir ces conditions de production du non-travail si on définit celui-ci comme étant une activité individuelle. Ainsi, dans une telle perspective, on ne voit dans le non-travail que l'expression d'une fonction physiologique ou psychique de récréation, de compensation et d'assouvissement de désirs personnels.

Défini de cette manière le non-travail peut facilement se réfugier dans l'univers impressionnable de la subjectivité individuelle. C'est ici qu'intervient dans l'analyse libérale toute la légitimité des besoins et des satisfactions. Ceci permet d'idéaliser la sphère de l'essence de l'homme individuel. Les promoteurs de l'analyse du non-travail à l'échelle individuelle conjurent donc le non-travail dans le mythe des besoins secondaires, qui eux, sont le résultat émanant de la société d'abondance ou de la société industrielle avancée. C'est plus ou moins comme s'il existait des sociétés d'abondance caractérisées par un surplus énorme qui serait celui des besoins secondaires et des sociétés de pénurie où l'homme devrait se contenter d'un minimum vital, qui serait celui des be-

soins primaires. Comme Baudrillard, nous croyons qu'il n'y a jamais eu à travers les temps de sociétés de pénurie, ni de sociétés d'abondance car il semble impossible de déterminer dans l'absolu ce qu'il faut aux gens pour vivre.

Il n'y a jamais eu de sociétés de pénurie, ni de sociétés d'abondance, puisque les dépenses d'une société s'articulent, quel que soit le volume objectif des ressources, en fonction d'un excédent structurel, et d'un déficit tout aussi structurel. Un surplus énorme peut coexister avec la pire misère. Et de toute façon, c'est la production de ce surplus qui régit l'ensemble: le seuil de survie n'est jamais déterminé par en bas, mais par en haut.¹

Théoriquement, où peut-on situer la ligne de démarcation entre l'essentiel et l'inessentiel? Malheureusement ce genre de question demeure sans réponse convainquante.

Nous croyons par contre, que cette distinction, qu'on établit entre les besoins primaires et secondaires, camoufle la nécessité qu'ont les sociétés industrielles avancées, d'imposer leur mode de développement aux sociétés dites "sous-développées" ou en voie d'industrialisation. Il s'agit autrement dit de justifier le développement capitaliste industriel ou capitaliste bureaucratique d'Etat, des forces producti-

¹Baudrillard, J., "La Genèse des besoins, Cahiers Internationaux de Sociologie, No. 44, 1969, p. 62

ves. L'avancement social n'est pas possible en-dehors de ce mode de production. En effet, il s'agit d'insister sur le fait que c'est un tel développement des forces productives qui permet de disposer d'une plus grande quantité de besoins, donc de biens marchands. On attribue alors à la croissance des besoins la finalité d'accroître le bien-être de la collectivité.

Par contre, s'il est vrai que les sociétés industrielles avancées consomment beaucoup plus de biens et de services marchands, il ne s'ensuit pas qu'elles vivent mieux. Disposer d'une plus grande quantité de biens marchands, ne signifie pas nécessairement une amélioration. Cela peut fort bien signifier qu'il faut désormais payer ce qui, précédemment, était gratuit. En effet, les gens vivent-ils mieux parce qu'ils doivent désormais acheter de l'eau minérale pour remplacer l'eau du robinet qui est devenue répugnante? Vivent-ils mieux parce qu'ils doivent remplacer à tous les ans ou presque des vêtements qui jadis pouvaient durer plus d'une génération? Vivent-ils mieux parce qu'ils ont remplacé le café et le cinéma du quartier, par des voitures et des téléviseurs qui leur offrent des évasions imaginaires et solitaires hors de leur univers de béton? On le voit, la comparaison est complètement abstraite.

L'analyse du non-travail en tant qu'analyse des formes d'utilisations du surplus des sociétés d'abondance, conduit l'analyse libérale à créer une opposition artificielle entre production (sphère des activités de travail) et consommation (sphère des activités de non-travail), en subordonnant l'une à l'autre en termes de causalité ou d'influence. Cette dichotomie entre production et consommation se révèle d'une importance capitale pour la compréhension du phénomène non-travail dans l'analyse libérale. En effet, celle-ci permet d'isoler le non-travail dans la sphère de consommation tout en le dégageant du procès de la production. Alors, on peut traiter le non-travail comme étant un fait de civilisation et de culture propre à notre société moderne. C'est plus ou moins comme si nous pouvions transformer la société capitaliste en un ordre social qualitativement nouveau grâce aux possibilités immanentes du système. Ainsi la sphère de consommation (non-travail) est placée sous le signe du choix et de la liberté et semble s'opposer toute entière au processus de travail comme principe de plaisir au principe de réalité. On peut conclure que l'analyse libérale crée une fausse coupure entre production (travail) et consommation (non-travail) afin de justifier sa légitimité truquée des besoins et des satisfactions tout en évitant toute la question de la finalité sociale et politique de la productivité du non-travail. C'est le postulat de l'homme doué de besoins et d'une inclination naturelle à les satis-

faire. Par contre, bon nombre de besoins sont créés et entretenus par le système; il est donc vicieux de prétendre justifier celui-ci par le fait qu'il assure au mieux la satisfaction des besoins qu'il crée. Attali et Guillaume, ont d'ailleurs montré à quel point la prétendue "Théorie des besoins" est pétrie d'a priori idéologiques, de choix politiques et de postulats anthropologiques indéfendables.²

Si on désire saisir les aspects productifs du non-travail, il faut donc éviter que notre principe d'analyse désigne les formes individuelles de consommation puisque le non-travail devient une activité individuelle donc improductive qu'on isole complètement de la productivité. Dans son livre De l'aliénation à la jouissance, Naville croit qu'il est très important de faire du non-travail une catégorie historique et sociologique. Pour ce faire, il faut que l'échelle individuelle fasse place à la logique sociale puisque les formes individuelles du non-travail ne peuvent surgir que dans des rapports sociaux et économiques définis. Cela revient à dire qu'on ne peut pas considérer le non-travail comme un phénomène isolé. Le non-travail n'est pas une activité qui peut trouver en lui-même sa justification et sa finalité. Comme le travail, le non-travail est le reflet de la structure capitaliste industrielle.

²Attali, J., Guillaume, M., L'Anti-économique, P.U.F. 1974

En échange des biens de consommation qui enrichissent leur vie, les individus ne vendent pas seulement leur travail, mais aussi leur temps libre .³

Ainsi, pour bien comprendre l'aspect productif du non-travail, nous proposons un modèle d'analyse qui s'inspire de la théorie marxiste et qui insiste tout particulièrement sur l'évolution et sur les nombreuses transformations qu'a subi le système capitaliste. En effet, aucun sociologue ne peut se permettre d'ignorer les nombreux changements qui ont transformé la sphère des activités de travail et de non-travail au cours de la dernière décennie. Si on désire comprendre pourquoi le travail et le non-travail se présentent sous telle forme aujourd'hui, on doit absolument tenir compte de cette évolution dans notre modèle d'analyse de la réalité sociale. L'objectif de ce travail est donc de démontrer, avec l'aide de l'analyse marxiste de l'exploitation, comment le non-travail, compris à l'intérieur de la structure capitaliste industrielle est devenu graduellement une activité productive grâce au passage du capitaliste d'un stade concurrentiel à un stade monopolistique. Autrement dit, le non-travail est ambivalent. En phase d'accumulation (stade concurrentiel) le non-travail correspond à une activité improductive qui, tout en étant le privilège d'une classe, est considéré comme entrave au progrès social.

³Marcuse, H., Eros et civilisation, Ed. Minuit, Paris 1963

En effet, pour la classe dominante, le loisir est alors un symbole de classe et le terrain privilégié de la consommation ostentatoire. Il est donc désœuvrement et dépense prodigue ce qui permet de le considérer non seulement comme une activité improductive, mais gaspillage. Pour la classe ouvrière, il est essentiellement un temps de repos consacré à la reproduction de la force de travail. Par contre, en phase de croissance (stade monopolistique), le non-travail correspond à ce qui est nécessaire au maintien du taux de croissance et de plus-value. Le non-travail doit être alors considéré comme un facteur de productivité, non seulement en tant que stimulant nécessaire au travail, mais aussi en tant que consommation. Le système capitaliste est alors contraint de généraliser la consommation à toutes les classes de la société. Le non-travail n'est pas l'inactivité. Le non-travail (loisirs, sports, etc.) est un produit qui s'achète et puisque cette activité devient solvable, elle réalise à son tour une plus-value. Le non-travail se confond alors quant à sa finalité avec le travail puisqu'il devient un investissement nécessaire à des fins économiques.

Sustaining the illusion is the business of leisure which aims to supply a consumer-oriented society with sport, autos, boats, liquor, dress, cosmetics, tours and entertainment, all justified by a morality of fun. In fact, work is made completely subservient to leisure for "leisure is the way to spend money, while work is the way to make it..." The important thing is to sell leisure and even make it look like work .⁴

⁴Seligmán, B., op.cit., p. 357 (C'est nous qui soulignons)

Si à l'échelle individuelle, le non-travail se présente comme une activité réparatrice de la force de travail et comme une conduite orientée par des intérêts d'ordre privé, au niveau de l'échelle sociale il exprime des rapports de production et de distribution. Il désigne alors une forme de production de la plus-value tout autant que son usage. C'est à ce moment-là que le non-travail devient une catégorie historique et sociologique.

Pour bien comprendre comment le non-travail permet la réalisation d'une plus-value et comment ce phénomène s'insère à l'intérieur des rapports de production capitaliste, nous allons référer à Marx et à son analyse de l'exploitation dans laquelle il traduit les rapports de production en rapports de classes.

Dans la théorie marxiste, la plus-value industrielle n'est possible qu'au moment historique où les travailleurs furent dépossédés de leurs moyens de production et qu'ils durent échanger leur force de travail. Marx explique la plus-value par le fait que le travail non payé (parce qu'il n'a pas de valeur d'échange) produit plus de valeur d'échange qu'il n'en faut pour produire et reproduire la force de travail. La théorie marxienne de la valeur d'échange ne peut fonder en soi qu'une théorie de l'exploitation du surtravail. C'est donc le surtravail producteur d'une plus-value qui définit le

caractère d'exploitation de la force du travail.⁵

Cette théorie de la plus-value (plus-value absolue/plus-value relative) s'avère très utile pour la compréhension de l'exploitation capitaliste de la force de travail (extensive/intensive) mais possède certaines limites lorsqu'on tente de l'appliquer à la compréhension du phénomène du non-travail dans la structure capitaliste industrielle.

En effet, une des limites de la théorie marxiste de la plus-value réside dans le fait que celle-ci se fonde sur la valeur d'échange et très rarement sur la valeur d'usage, ou en d'autres termes, sur l'exploitation des consommateurs. Ainsi le marxisme s'oppose à toutes les théories qui fondent la valeur des marchandises et des facteurs de production sur l'utilité ou la rareté. Pour Marx, la variation des prix s'explique en terme d'un déséquilibre accidentel entre l'offre et la demande. Ce déséquilibre avait peut-être un caractère accidentel en stade concurrentiel (concurrence des capitaux) mais actuellement plus ce déséquilibre se développe, plus il paraît provoqué de façon systématique par les monopoleurs et cela dans le but d'augmenter leurs profits. Il est difficile de refuter le fait qu'en stade monopolistique la concurrence accuse une baisse notable et laisse ainsi libre voie à l'exploitation des consommateurs.

⁵Marx, K., Le Capital, livre 1, traduit par S. Roy, chronologie et avertissement par Louis Althusser, Garnier-Flammarion, 1969, p. 139 à 381

En phase d'industrialisation, on extorque la force de travail au moindre coût, sans ménagement; pas besoin de la relance des besoins pour l'extraction de la plus-value. Puis le capital, affronté à ses contradictions (surproduction, baisse tendancielle du taux de profit) a d'abord tenté de surmonter en relançant l'accumulation sur la base de la destruction massive, du déficit et de la banqueroute, donc en évitant une redistribution des richesses qui eut remis en cause les rapports de production et les structures du pouvoir. Ce n'est qu'une fois atteint le seuil de rupture qu'enfin le capital suscite l'individu en tant que consommateur et non plus seulement l'esclave en tant que force de travail. Il le produit en tant que tel. Ce faisant, il ne fait que susciter un nouveau type de serf, l'individu en tant que force de consommation .⁶

Marx concevait l'échange purement économique d'après le point de vue des producteurs directs. Cette citation de Baudrillard nous fait découvrir que cette conception de l'échange commercial a certaines limites et qu'il est préférable de considérer aussi les rapports qui existent entre les milieux de production et de consommation. A l'époque de Marx, la concurrence des capitaux ramenait peut-être, à la longue, les prix du marché à leur niveau d'équilibre et les faisait correspondre ainsi à leur valeur réelle; voilà pourquoi les profits durables ne pouvaient provenir que de l'exploitation du surtravail, et cela, à l'exclusion d'une exploitation systématique des consommateurs. Mais la réduction du temps de travail et l'augmentation des salaires abaissent le taux de profit capitaliste. Les mo-

⁶Baudrillard, J., op.cit. p. 66

nopoleurs doivent donc limiter volontairement l'offre afin de subordonner les consommateurs en créant une deuxième source de profits, et cela, dans le but de contrecarrer la chute tendancielle du taux de profit. La consommation devient un des ressorts du processus de la productivité. Autrement dit, les comportements de consommation sont induits et produits comme forces productives. Le non-travail permet alors l'élargissement de la production à des biens permettant la récupération par le capital d'une partie de la plus-value distribuée sous forme de revenus. D'une certaine manière, on pourrait même présenter l'unité qui existe entre les milieux de production et de consommation, en terme de disparition progressive de la valeur d'usage dans le secteur de la production économique et généralisation de la valeur d'échange même dans la sphère de la consommation. Dans la société capitaliste monopolistique, tout est reproduit comme élément du système, comme variable intégrée. Selon Moscovici, Marx aurait pressenti ce fait. C'est du moins dans ce sens qu'il interprète le passage suivant d'un texte de Marx.

Avec ce bouleversement, ce n'est ni le temps de travail utilisé, ni le travail immédiat effectué par l'homme qui apparaît comme fondement principal de la production de la richesse; c'est l'appropriation de sa force productive générale, son intelligence de la nature et sa faculté de la dominer, dès lors qu'il est constitué en un corps social; en un mot, le développement de l'individu social représente le fondement essentiel de la production et de la richesse. Le vol du temps de

travail d'autrui sur lequel repose la richesse actuelle apparaît comme une base misérable par rapport à la base nouvelle, créée et développée par la grande industrie elle-même. Dès que le travail sous sa forme immédiate a cessé d'être sa source principale de la richesse, le temps de travail cesse et doit cesser d'être sa mesure, et la valeur d'échange cesse aussi d'être la mesure de la valeur d'usage .⁷

Dans ce passage Marx semble suggérer que la grande industrie n'exploite plus les travailleurs individuellement (c'est-à-dire en volant leur surtravail) mais plutôt qu'elle les exploite dans leur dimension sociale. Mais peut-on délimiter la dimension sociale de l'homme uniquement aux cadres de production? Si par contre la dimension sociale de l'homme englobe tout le milieu social dans sa totalité la thèse de Baudrillard s'avère concluante. En effet, pour Baudrillard c'est la structure de productivité monopolistique qui a fait surgir le loisir, le confort, le standing, etc., comme force productive. Ces nouveaux besoins n'auraient jamais existé si le système capitaliste avait été dans la mesure d'assurer sa survie sur le mode antérieur, c'est-à-dire celui de l'exploitation brutale. Tant que la structure capitaliste le peut, elle réprime ces besoins.

Le système capitaliste n'a cessé de faire travailler d'abord les femmes et les enfants dans les limites du possible. Ce n'est qu'absolument contraint qu'il découvre les grands principes

⁷Moscovici, S., "Le marxisme et la question naturelle"
L'Homme et la Société, No. 13, 1969

humanitaires et démocratiques. La scolarisation est concédée pied à pied, et elle ne se généralise, comme le suffrage universel, que lorsqu'elle s'impose comme moyen de contrôle social et d'intégration efficace .⁸

Vues dans cette perspective, les activités de non-travail (loisirs, sports, etc.) sont aussi indispensables à l'ordre de production que les capitaux investis par l'entrepreneur capitaliste, aussi essentielles que le capital force de travail investi par le travailleur salarié. Plus les forces de travail collectives s'organisent en tant que mouvement de revendication salariale, plus les capitalistes compensent les plus-values industrielles perdues en exploitant les consommateurs. On le voit bien, la double lutte de la force ouvrière (augmentation des salaires et réduction de la journée de travail), ne met nullement en question le système lui-même. Travail et non-travail apparaissent ainsi comme les deux modalités d'une même exploitation des forces productives.

And so we Americans travel-105 million of us each year undertake 377 million pleasure jaunts a hundred miles or more from home. We spend \$22 billion for plane fares, gasoline, hotels, and restaurants. Of course, not everyone partakes of this activity alike. While half of those with family incomes of \$4,000 or less per annum take one such hundred-mile trip a year, over 83 per cent of those earning

⁸Baudrillard, J., op.cit., p. 62

\$10,000 or over are able to do so. Slum dwellers do little traveling. In 1963 some 65 per cent of America's 68 million autos were driven for a minimum of one hundred-mile trip away from home. Everything Madison Avenue can think of to get America on the road is done: Texas is the "Fun-tier" State; New York had its Fair, and California its Disneyland. The leisure market extracts \$23 billion for amusements, sports, travel, and reading for relaxation, and some \$17 billion for alcohol, TV, phonograph records, and dining out. Included in the 16 per cent of family incomes spent on leisure needs are souvenirs, travel guides, night clubs, cameras, sunglasses, and fishing rods for vacation time. But few go on a vacation where the car won't go. About five times as much is spent on leisure in the United States as on medical care. The official \$40 billion total - merely that which is counted in the gross national product - does not include that part of transportation which goes for leisure, about \$15 billion worth. Model kits cost us \$60 million a year; cameras and photographic supplies \$400 million; gardening requires an outlay of \$800 million. Even in the Great Depression of the 1930's, when some 15 million persons were unemployed, Americans spent \$1.5 billion on sports, hobbies, and pets .⁹

Five generations ago Karl Marx called religion the opiate of the masses. Today that role has been taken over by sports. In 1967, there were more than 228,000,000 paid admissions to major sports events, including 67.8 million at the race tracks, 35.9 million for football, 34.7 million for baseball and 22 million for basketball. Perhaps "opiate" seems too strong for all this .¹⁰

Peut-on maintenant douter du fait que le non-travail est devenu une activité de consommation qui permet la réalisation d'une

⁹Seligman, B., op.cit. p. 358

¹⁰Hoch, P., op.cit. p. 19

plus-value? Naturellement, ce nouveau besoin est placé sous le signe du choix et de la liberté et semble ainsi s'opposer tout entier au processus de travail. En fait, il en est de la liberté de non-travail comme de la liberté de travailler. Toute la structure capitaliste s'érige sur la liberté. Dans le non-travail il faut retransmettre l'illusion bourgeoise selon laquelle l'homme a le choix et devient par son choix enfin libre, très exactement comme le travailleur devient enfin libre, dans le système capitaliste, de vendre sa force de travail. Ainsi, tous les individus sont libres de consommer et d'entrer ainsi comme force productive dans un calcul de production.

Comme l'avait déjà très bien présenté Lafargue en 1861, les monopoleurs réussissent à susciter ce nouveau besoin de non-travail en subordonnant les consommateurs aux producteurs, permettant ainsi aux capitalistes de se maintenir en tant que classes dominantes.

En présence de cette double folie des travailleurs, de se tuer de surtravail et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de créer des besoins factices .¹¹

¹¹Lafargue, P., Le droit à la paresse, petite collection maspero, 50, Paris, 1972

Finalement, nous allons maintenant voir comment le phénomène de non-travail (biens de consommation) s'insère dans une dynamique des classes sociales, dans le but bien évident de maintenir l'inégalité.

En effet, dès que la masse accède à un bien de consommation, celui-ci est dévalorisé. Prenons comme exemple le cas de l'automobile et de la télévision. Dans le premier cas, il est dévalorisé par le seul fait que la majorité des gens s'en servent : la voiture perd sa valeur d'usage, devient une entrave à la circulation, un danger de pollution, etc. La minorité privilégiée alors s'en détourne en faveur de nouveaux transports de luxe (avion, trains spéciaux, etc.). Dans le second cas, sans que le produit popularisé ait rien perdu de sa valeur d'usage, l'industrie le dévalorise en lançant un produit "meilleur", réservé à la minorité, et qui présenté comme la nouvelle norme du "bien-être", maintiendra l'inégalité. Dans les années 1950, on était pauvre quand on devait se priver d'un téléviseur, dans les années 1960 on devient pauvre faute d'un téléviseur couleur. La pauvreté se modernise.

Dans son livre la Convivialité, Ivan Illich affirme que l'innovation nourrit l'illusion que ce qui est nouveau est mieux. C'est ce qu'il appelle la logique du "toujours mieux", et ce que

Baudrillard désigne comme la logique de la différenciation. La mise sur le marché d'un nouveau bien et son achat par les plus riches frustreront les plus pauvres jusqu'à ce qu'ils l'acquièrent. Il existe alors une dynamique des classes sociales qui fait le jeu des producteurs et dont le résultat est nul en terme d'amélioration du bien-être.¹²

Comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, ces biens de consommation ne sont plus désirés et achetés pour leur valeur d'usage mais pour leurs fonctions symboliques de statut, d'évasion, de communication. Bref, le maintien de l'inégalité sociale est le ressort non pas seulement de la production (travail) mais également de la consommation (non-travail).

¹²Cet aspect de la consommation est développé en profondeur dans le livre d'Attali et de Guillaume, L'Anti-économique

CONCLUSIONS GENERALES

Dans le cadre de la société capitaliste industrielle, le travail est vécu et subi par le travailleur comme puissance étrangère. En effet, la division capitaliste du travail, division à la fois technique et sociale s'impose au travailleur sans qu'il en connaisse les raisons, mais il sait qu'il ne travaille pas pour lui, ni directement ni indirectement. Le caractère parcellaire et individuel du travail isole le travailleur de ses camarades et des objectifs de la production. Pendant que le développement des forces productives exige la socialisation de la production, la technologie désocialise le travailleur en le rendant étranger à son milieu de travail. Le travail parcellaire n'a de sens et de productivité que dans un travail global ou total.

Ce caractère émietté du travail ne peut dans aucune circonstance passer pour favorable au développement du travailleur quel que soit son contexte social et politique, car le développement des forces productives (c'est-à-dire des techniques) a des conséquences dans les rapports sociaux, structurellement liés à ces techniques. Le milieu technique ne caractérise pas seulement l'activité de travail mais toutes les structures sociales comprises à

l'intérieur de cette société capitaliste industrielle. Aucun domaine n'échappe au milieu technique, à la nécessité, c'est-à-dire à la dépersonnalisation. Il est utopique de croire que dans le non-travail nous sommes déjà au-delà du mode de production industrielle et que nous accomplissons alors un saut de la nécessité à la liberté.

Par contre, il est tout à fait légitime de croire que le travailleur aspire à se libérer des contraintes imposées dans l'activité de travail par le développement des forces productives. A cette aspiration confuse mais réelle répondent d'ailleurs d'une façon mystifiante la culture de masse, la civilisation des loisirs, etc. Il ne suffit pas alors d'analyser l'idéologie enveloppée dans de telles pratiques ou institutions sociales (les sports, les arts, les mass-media, etc.), mais de faire ressortir le fait que celles-ci correspondent à un besoin réel, né du développement du mode de production capitaliste. A ce besoin de développement et de réalisation de l'homme, le capitalisme répond par une idéologie et des institutions sociales qui n'ont pas comme objectif de combler ce besoin, mais de le capter, de l'infléchir et de le détourner de son sens, en le réduisant aux dimensions de la structure capitaliste industrielle.

La structure capitaliste industrielle se reflète donc dans le non-travail puisque celui-ci est une partie intégrée dans la totalité concrète: la société capitaliste dans son dynamisme. Il faut saisir le non-travail à l'intérieur de l'unité du processus capitaliste. Le non-travail est lié à l'avènement du machinisme industriel et au type scientifique et technique d'organisation de la production. Comme toute réalité sociale, le non-travail s'inscrit dans le cadre de rapports de production qui déterminent fondamentalement sa structure interne, sa nature profonde. Par contre dans ce travail nous avons tenté de montrer comment le non-travail condense d'une manière spécifique, c'est-à-dire originale, les traits typiques des catégories et structures capitalistes.

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, N., Work and Leisure, London, Routledge, 1961
- Aron, R., "On Leisure in Industrial Societies", in: Brooks, J., The one and the many: the individual in the modern world, New York, Harper and Row, 1962
- Attali, J. & Guillaume, M., L'Anti-économique, Presses Universitaires de France, Paris, 1974
- Barthes, R., Mythologie, Coll. Point #10, Ed. Seuil, Paris, 1970
- Baudrillard, J., "La genèse des besoins", Cahiers Internationaux de Sociologie, No 44, 1969
- Bishop, D.W. & Ikeda, M., "Status and Role Factors in the Leisure Behavior of Different Occupations", Sociology and Social Research, 1970
- Blum, F.H., Toward a Democratic Work Process, New York, Harper, 1953
- Bosquet, M., "Les patrons découvrent l'usine-bagne", Le Nouvel Observateur, mars 1972
- Brightbill, C.K., The Challenge of Leisure, New York, Prentice-Hall, 1963
- Busch, M.C., La sociologie du temps libre, Mouton, Paris, 1975
- Crouzet, M., Peuples et civilisations, le monde depuis 1945, Presses Universitaires de France, Paris, 1973

- Dublin, R., "Industrial Workers World", Social Problems, janvier 1956
- Dumazedier, J., Vers une civilisation du loisir, Ed. du Seuil, Paris, 1962
- & Guinchat, C., La sociologie du loisir, Ed. Mouton, Paris, 1969
- & Latouche, N., "Work and Leisure in French Sociology", Industrial Relations
- & Ripert, A., Loisir et Culture, Ed. du Seuil, Paris, 1966
- Durkheim, E., Règles de la méthode sociologique, Presses Universitaires de France, Paris, 1968
- Etzkorn, K.P., "Leisure and Camping: The Social Meaning of a form of Public Recreation", Sociology and Social Research, Octobre 1964, in: Parker, S., The Future of Work and Leisure, London, Paladin, 1972
- Fourastié, J., "Réflexions prospectives sur la civilisation du loisir", in: La civilisation du Loisir, Marabout Université, 1967
- , Des loisirs: pourquoi faire?, Casterman, Paris, 1970
- Friedmann, E.A. & Havigurst, R.J., The Meaning of Work and Retirement, Chicago, University Press, 1954
- Friedmann, G., Le travail en miettes, Ed. Gallimard, Coll. "Idées", Paris, 1964
- Giedion, S., Mechanization Takes Command, New York, Mcmillan, 1958

- Grazia de, S., Of Time, Work and Leisure, New York, The Twentieth Century Fund, 1962
- Harry, J., "Work and Leisure; Situational Attitudes", Pacific Sociological Review, 1971
- Havigurst, R., "Leisure and Life Style", American Journal of Sociology, 64 (4), janvier 1959
- Hoch, P., Rip Off The Big Game, Anchor Books, New York, Doubleday & Company, 1972
- Imbert, M., "Loisir, stratification sociale et urbanisation", Soc. Leisure, Tchecoslovaquie, 1970
- Jaccard, P., Histoire sociale du travail, Payot, Paris, 1960
- Kahn, H. & Wiener, A., L'An 2,000, Laffont, Paris, 1968
- , A l'assaut du futur, Laffont, Paris, 1973
- Kaplan, M., Leisure in America, A Social Inquiry, New York, Ed. John Wiley & Sons, 1960
- Lafargue, P., Le droit à la paresse, Petite Collection Maspero, 50, Paris, 1965
- Lanfant, M.F., Les théories du loisir, Presses Universitaires de France, Paris, 1972
- , "Une théorie du loisir est-elle possible? L'envers de la question", Soc. Leisure, Tchecoslovaquie, 1970
- Larrabee, E. & Meyersohn, R., Mass Leisure, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1958

- Lefebvre, H., Critique de la vie quotidienne, Tome I: Le sens de la marche, L'Arche, Paris, 1958
- Lopez Day, M. & Abdel-Malek, A., "Quelques fondements théoriques concernant le problème du temps libre", L'Homme et la Société, No 4, 1967
- Lundberg, Komarovski, McIlnezy, Leisure: A Suburban Study, New York, Columbia University Press, 1934
- Lynd, R. & H., Middletown, New York, Hartcourt, Brace & Co., 1929
- Mandel, E., Traité d'économie marxiste, Tome I, Collection Bibliothèque 1018, No 428, Paris, 1962
- Marcuse, H., Eros et civilisation, Ed. Minuit, Paris, 1963
- Marglin, S., "Origines et fonctions de la parcellisation des tâches. A quoi servent les patrons?" in: Gorz, A., Critique de la division du travail, le Seuil, Paris, 1973
- Marx, K., Le Capital, livre III, Ed. Costès, in: Naville, P., Le nouveau Léviathan, Tome I, Ed. Antropos, Paris, 1967
- , Le Capital, livre I, Traduction de J. Roy, Chronologie et avertissement par Louis Althusser, Garnier-Flammarion, Paris, 1969
- Mayo, E., The Human Problems of an Industrial Civilization, Mass., Harvard University Press, 1946
- Meyersohn, R., "The Sociology of Leisure in the United States", Journal of Leisure Research, Vol. 1, 1969
- Moles, A., "Problématique du loisir", Soc. Leisure, Tchécoslovaquie, 1970

- Moscovici, S., "Le marxisme et la question naturelle", L'Homme et la Société, No 13, 1969
- Naville, P., Le nouveau Léviathan, Vol. 1, De l'aliénation à la jouissance, Ed. Antropos, Paris, 1967
- Niveau, M., Histoire des faits économiques contemporains, Presses Universitaires de France, Paris, 1969
- Parker, S., The Future of Work and Leisure, London, Paladin, 1972
- Pieper, J., Leisure the Basis of Culture, London, Faber, 1952
- Philip, A., Histoire des faits économiques et sociaux, Aubier, Ed. Montaigne, Paris, 1963
- Prudensky, G.A., "Le temps libre et son utilisation", in: Lanfant, M.F., Les théories du loisir, Presses Universitaires de France, Paris, 1972
- Riesman, D., La foule solitaire, Ed. Arthaud, Paris, 1964
- , L'abondance à quoi bon? Trad. française de G. Montfond, Laffont, Paris, 1969
- Rosenberg, B., The Values of Veblen, A Critical Appraisal, Washington, D.C., Public Affairs Press, 1956
- Seligman, B., "On Work, Alienation and Leisure", The American Journal of Economics and Sociology, Volume 24, No 4, octobre 1965
- Veblen, T., Théorie de la classe de loisir, trad. par Evard, avec préface de R. Aron, Avez-vous lu Veblen? Ed. Gallimard, Paris, 1970